

1^{ère} Partie :

LE CADRE GEO-HISTORIQUE

I - LE CADRE HISTORIQUE

1)- La Découverte et la Colonisation

- Les Caraïbes de la Dominique
- Les Karinas du Venezuela
- Les Galibis de Guyane

2)- Les Européens et les Caraïbes : Le Choc des Cultures

3)- Les Missions

II - CARACTERISTIQUES DES DIFFERENTS TERRITOIRES

1)- Emplacement des Territoires avant et après la Colonisation

- a- Les Territoires Caraïbes de la Dominique
- b- Les Territoires Caraïbes de Terre Ferme

2)- Localisation des Territoires actuels

I - LE CADRE HISTORIQUE

1) La Découverte et la Colonisation

a) Les Caraïbes de la Dominique

La découverte est le fait d'un homme : Christophe Colomb, mais c'est aussi un phénomène européen ; c'est le fruit même de la conjoncture¹. L'émigré génois né en 1451 passe de la Méditerranée à la " mer Océane ", l'Océan Atlantique, comme le font beaucoup de gens de son pays happés par la conjoncture économique, on assiste donc à un mouvement de transfert des capitaux, des énergies et des technologies commerciales, depuis la Méditerranée orientale, jusqu'aux rivages de l'Océan Atlantique en particulier vers Lisbonne : en effet, les appétits nés de la convoitise des épices et du commerce avec l'Orient sont stoppés par la prise de Constantinople par le Turc Mehemet en 1453. L'Europe est coupée de l'Orient. Les fameuses " route de la soie ", " routes des épices ", sont barrées... Il faudra donc retrouver l'Inde en particulier par tous les moyens. En contournant l'Afrique? En allant vers l'Ouest?

A quatorze ans, Colomb est déjà mousse. En 1473, il s'établit au Portugal. Installé à Lisbonne, il participe à de nombreuses expéditions maritimes au service de ses compatriotes, banquiers et marchands, il connaît bien les Canaries, les îles du Cap Vert, les Açores. Il acquiert ainsi la maîtrise de l'Océan, la connaissance des étoiles, des vents, des courants, la certitude qu'il existe d'autres terres que l'on peut atteindre par des routes maritimes aisées. Colomb devient portugais par son mariage, par la naissance de son fils et par les services rendus au Portugal.

¹ Christophe Colomb et la découverte : notes prises lors des conférences du professeur Alain Yacou, CERC III^e cycle, Université de Fouillole (1994)

Par conséquent, il commence à intégrer la culture mercantile portugaise qui s'ajoute à la sienne. Il lui faut trouver un passage pour aller vers l'Inde. Peu à peu, sous l'impulsion des Portugais, il tente de se lancer dans le contournement de l'Afrique, mais il ne croit pas en la route portugaise, il l'abandonne assez vite, il préfère se concentrer sur l'autre route qui consiste à traverser l'Atlantique. Il comprend qu'au-delà des îles de l'Atlantique, il y a un continent qui, pour lui, ne peut être que l'Asie, comme le lui apprend la lecture du Devisement du monde de Marco Polo. Il prend connaissance de la carte dessinée par Toscanelli et de sa lettre. Il lit des ouvrages, les commente, étudie les cartes. Il prépare un projet. Armé d'une foi inébranlable, il le présente au roi du Portugal Jean II à la fin de 1483. Le projet est refusé. Veuf, criblé de dettes, il décide de partir pour l'Espagne avec son jeune fils Diego en 1485. Il obtient au bout de sept ans l'acceptation du projet par les rois catholiques en avril 1492.

Le 2 janvier 1492 marque l'achèvement de la guerre de reconquête des chrétiens d'Espagne sur les Maures, par la prise du royaume de Grenade, événement qui fut célébré dans toute la chrétienté et qui mit fin à 7 siècles de présence politique de l'Islam en Espagne (depuis 711). La guerre était finie. Le lendemain, à l'initiative de la reine, une commission est mise sur pied pour examiner le projet de Colomb. Celui-ci a fait preuve d'une conviction inébranlable, d'une force de persuasion étonnante et a fait valoir que les richesses rapportées des Indes serviront à la reconquête de Jérusalem, l'or accumulé pourra armer les chevaliers pour défendre le tombeau du Christ.

Le 3 août 1492, c'est le jour du départ du premier voyage sous la protection de la vierge de Guadalupe qui était la grande protectrice des armées chrétiennes en lutte contre les Maures. Le but officiel du voyage est de rejoindre les Indes, la Chine, le Japon. C'est un échec pour lui, puisqu'après trente trois jours de traversée depuis les Canaries, le 12 octobre 1492, il atteint les îles qui correspondent actuellement aux Bahamas,

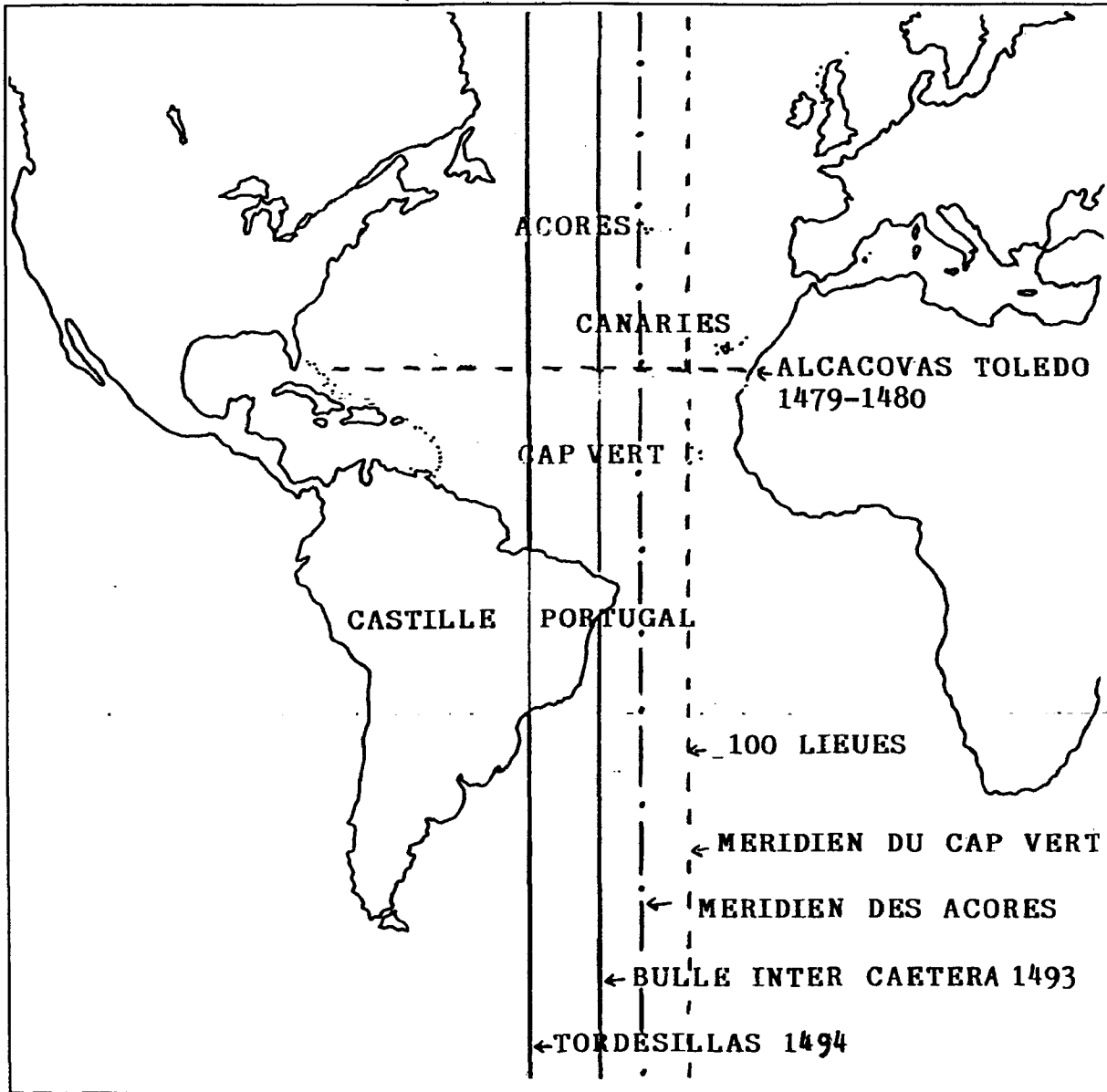
Cuba et Haïti/Saint-Domingue. Le 16 janvier 1493, Christophe Colomb repart et arrive le 14 mars en Espagne.

Lors de son second voyage, Colomb ne prend pas la même route et arrive directement sur les petites îles des Antilles. Il quitte l'Espagne le 25 septembre 1493. Après 21-22 jours de traversée depuis les Canaries, il arrive à la Dominique le 3 novembre 1493. C'est dans cette île que se trouvent de nos jours les derniers descendants des Caraïbes. C'est la seule île des Antilles à posséder un territoire indien, et comme par hasard, la première île touchée par Christophe Colomb lors de son deuxième voyage. Il la baptise Dominica, c'est-à-dire " Ile du Dimanche ". Lorsque Colomb et ses compagnons européens arrivent dans les Petites Antilles, ils y trouvent des Indiens caraïbes qui avaient exterminé les habitants précédents, les Arawaks qui se trouvaient alors dans les Grandes Iles (les Grandes Antilles), plus au nord à partir de Puerto Rico.

Colomb découvre alors la plupart des îles qui forment l'arc antillais. Il se dirige vers l'Hispaniola où il avait laissé quelques hommes du premier voyage qui ont d'ailleurs presque tous été tués par les Indiens.

Après les voyages de Colomb aux Antilles (1492, 1493)², la région entière fut partagée entre l'Espagne et le Portugal par le traité de Tordesillas (1494). Mais comme l'Espagne s'intéressait surtout au continent sud-américain, elle négligea les Petites Antilles si bien qu'au XVI^{ème} siècle les petites îles, comme la Dominique, furent principalement utilisées comme haltes d'approvisionnement en bois et en eau. Au cours de ce siècle, les Caraïbes résistèrent sans relâche à la colonisation en 1514, Pedro Avias de Avila tenta de s'établir en Dominique mais ne put y rester que quatre jours avant de se faire repousser par la résistance caraïbe. En 1520, Antonio Serrano, venant de Hispaniola, fit une nouvelle tentative pour coloniser l'île, mais une fois de plus la mission échoua en raison de la féroce défense des Indiens. En fait, ces indigènes s'appelaient

² Histoire de la Dominique. Source : Simone Maguy Pezeron, the Carib Indians of Dominica island in the West Indies five hundred years after Columbus, Vantage Press, New York 1993, pages 1 à 6



Le partage de l'Atlantique, traité de Tordesillas

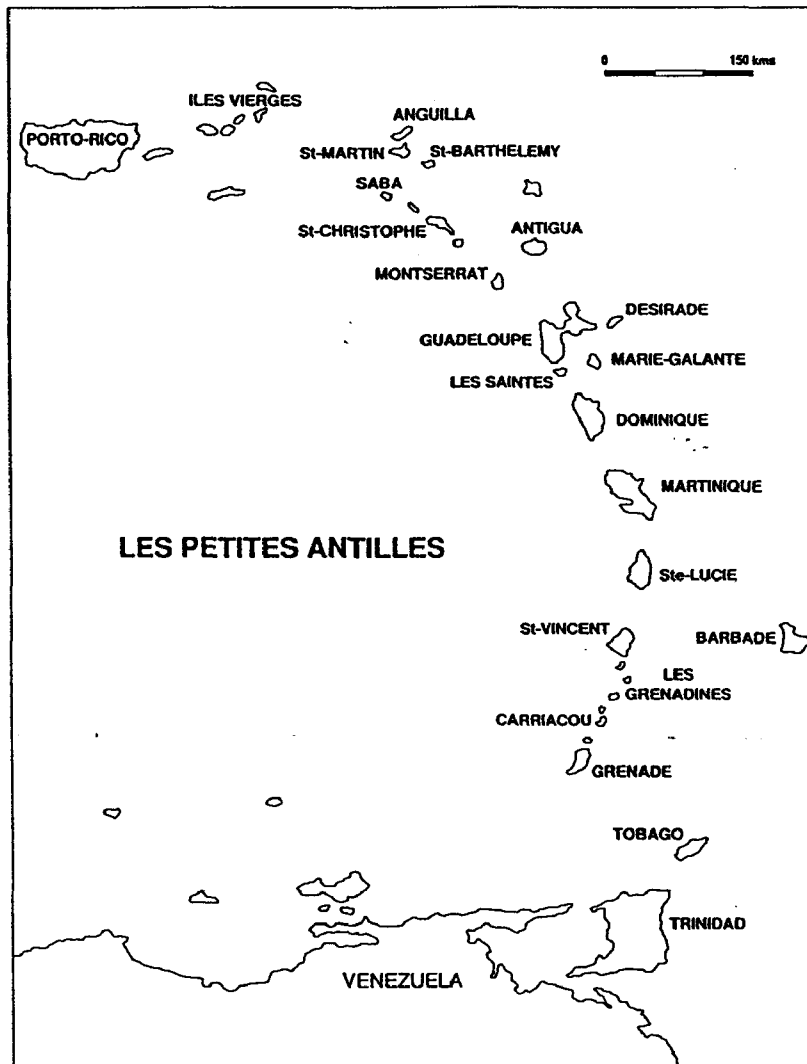
Source: A.Yacou, La découverte et la conquête de la Guadeloupe p.53
Editions Karthala et CERC

les Callinago mais les Amérindiens du continent et ceux des Grandes Antilles les avaient baptisés Karina (ce qui signifie hommes forts) à cause de leurs qualités exceptionnelles de combattants. Les navigateurs européens pensèrent qu'il s'agissait d'un terme ethnique et les appelèrent Caraïbes.

Au bout de quelques temps, des tensions naquirent entre les deux communautés. Peu à peu, au cours des XVIème et XVIIème siècles, les Caraïbes furent attaqués et écartés par les colons anglais et français.

Au XVII ème siècle, les autres nations européennes commencèrent à ne plus tenir compte du traité de Tordesillas et se mirent à établir des colonies. Les marchands britanniques reçurent l'autorisation royale d'occuper la Dominique et les autres îles situées entre 10 et 20 degrés de latitude nord. A la même époque, la France encourageait également l'établissement de colonies dans les Antilles. En 1624, le Français d'Esnambuc, et l'Anglais Warner , débarquèrent pratiquement en même temps sur l'île de St Kitts où ils découvrirent des colons français qui y vivaient avec les Caraïbes. Ces derniers leur fournissaient fréquemment de la nourriture. D'Esnambuc resta six mois à St Kitts avant de retourner en France ; en février 1627, il refit le voyage vers l'île avec trois navires et six cents personnes. A son arrivée, il s'entendit avec Warner sur le partage de l'île. A ce stade, les Caraïbes qui avaient pourtant déjà accepté de nombreux colons étrangers, se rebellèrent à l'idée d'une colonie entière augmentant de façon substantielle le nombre d'Européens sur l'île. La guerre éclata, et d'Esnambuc et Warner durent unir leurs forces pour lutter contre trois à quatre mille Caraïbes venus de toutes les îles voisines. Les Européens remportèrent la victoire et les Caraïbes furent éliminés de St Kitts ; les survivants se dirigèrent vers la Dominique.

La Dominique devait être la place forte des Caraïbes. En fait, la Dominique était l'épicentre de la diffusion des Caraïbes vers les autres îles. le R.P. Dutertre nous explique " Nos



Source: J.P. Moreau. Anonyme de Carpentras, Seghers 1990, p.72

sauvages sont remplis de tant de rêveries en ce qui concerne leur origine, que ce n'est pas une petite difficulté d'obtenir même quelque vraisemblance de la diversité de leurs rapports. Toutefois, parmi tant de différentes opinions, ils ont tous cette croyance qu'ils sont descendus des Galibis, peuples qui demeurent dans la terre ferme et qui sont leurs plus proches voisins : mais ils ne peuvent dire ni la période ni la raison qui les a amenés à quitter leur terre natale, pour se disperser dans les îles très éloignées. Ils affirment seulement que leur premier père nommé kalinago, las de vivre dans sa nation et désireux de conquérir de nouvelles terres, fit embarquer toute sa famille. Après avoir vogué très longtemps, il s'établit à la Dominique (qui est une île où les sauvages sont en grand nombre), mais les enfants, perdant le respect qu'ils devaient à leur père, lui donnèrent du poison. Il en mourut, mais il changea seulement de figure et devint un poisson épouvantable qu'ils appellent " Atraioman " et qui vit encore aujourd'hui dans la rivière. Cette métamorphose n'est approuvée que des plus simples, les autres l'estimant pour une pure rêverie ³.

Lorsque l'île de St Kitts fut surpeuplée de colons européens, l'un des lieutenants de d'Esnambuc, de l'Olive, décida d'aller fonder ailleurs sa propre colonie. En 1635, il arriva en Guadeloupe avec Duplessis. A cette époque là, les Caraïbes se montraient en général hospitaliers envers les Européens qui débarquaient sur les îles. On dit que le premier acte des colons était de dresser une croix et de dire la messe ; non seulement les Caraïbes assistaient-ils à ces services symboliques mais souvent ils y participaient également. Il se trouvait aussi que les colons français faisaient souvent leurs voyages sans emporter suffisamment de provisions à bord, si bien qu'en touchant terre ils étaient maigres et défailaient de faim. La famine était chose courante et les Français en étaient réduits à manger des rats, des chats, et même des cadavres. Parfois, leur famine était apaisée grâce à la générosité des indigènes caraïbes qui leur rendaient visite

³ R.P. J.B. Dutertre : Histoire Générale des Antilles 1694. E. Kolodziej, 1978, Fort-de-France, Edition et Diffusion de la Culture Antillaise, Tome II p.371, 372

avec des offrandes de nourriture : patates douces, bananes, tortues et fruits. Le manque de provisions adaptées fut l'une des principales raisons du début désastreux de la colonisation de la Guadeloupe ; seule une poignée de colons d'origine survécut, en grande partie grâce à l'aide des Caraïbes, pourtant, en récompense de cette hospitalité, les Européens semblèrent bien souvent s'acharner à les éliminer.

En Guadeloupe, Duplessis eut de bonnes relations avec les Caraïbes, et ceux-ci furent profondément émus lorsqu'il expira en janvier 1636. Cependant, après sa mort, la période de coexistence pacifique fut de courte durée et les Français implantés à l'ouest de l'île attaquèrent les Caraïbes : de l'Olive avait décidé de les exterminer. Les Indiens dominaient en nombre mais les Français possédaient des armes à feu. Des milliers de Caraïbes furent tués, et les survivants s'enfuirent en Dominique.

En septembre 1635, d'Esnambuc quitta St Kitts pour aller coloniser la Martinique. Très bientôt les Français furent attaqués par les Caraïbes, aidés par leurs congénères de la Dominique et de St Vincent. Une paix fut conclue, et Dupont put continuer la colonisation ; la partie ouest de l'île devait revenir aux Français, et l'est aux Caraïbes.

En 1654, les hostilités reprirent lorsque le colon français Duparquet acheta les îles de la Martinique, de Grenade et de Ste Lucie. Les Caraïbes attaquèrent les Français en Martinique et ce ne fut que grâce à l'aide des vaisseaux hollandais qui croisaient dans les parages que les Français ne furent pas complètement éliminés de l'île. Après la mort de Duparquet en 1658, les habitants de la Martinique décidèrent d'exterminer les Caraïbes qui furent pratiquement tous massacrés ; seuls quelques uns parvinrent à s'échapper, certains vers St Vincent, d'autres vers la Dominique.

Ainsi les deux îles de la Dominique et de St Vincent devinrent les plus importantes places fortes caraïbes.

GUADELOUPE CHANNEL



MARTINIQUE CHANNEL
vi

Carte de la Dominique. Source: Bureau du Carib Council

C'est en 1642 que le père Raymond Breton arrive à la Dominique. Il a vraiment fait un travail sur le terrain avec les Caraïbes surtout ceux de Itassie (actuellement Vieille Case), sur la côte Est où il est accueilli par le chef Kalamiena et quand le Supérieur des Dominicains en Guadeloupe, le Père Dutertre, meurt en 1642 quelques mois plus tard, c'est lui qui le remplace. Il fait plusieurs voyages entre la Guadeloupe et la Dominique instruisant surtout les enfants ; en 1650 il s'installe à Kolihao.

En 1655, c'est le Père BEAUMONT qui prendra la suite. Le Père Breton lui, mourra à Caen en 1679.

Cette deuxième moitié du 17ème siècle est caractérisée par l'alliance des Caraïbes de l'Est de la Dominique avec les Français, qui lancent des attaques contre Antigue (1653), l'installation de l'économie de plantation en 1654, une révolte d'esclaves en Guadeloupe en 1656.

En 1657 : un navire négrier fait naufrage au large de St Vincent, ce qui donnera naissance aux Caraïbes noirs. En effet, presque tout l'équipage périt, les Caraïbes " rouges " recueillirent les esclaves hommes et femmes qui purent se sauver à la nage. Ceux-ci se marièrent entre eux ou avec les Caraïbes de telle sorte qu'on vit apparaître des Caraïbes " noirs " à côté des Caraïbes " rouges " .

Après plusieurs guerres et leur extermination presque complète, le 20 mars 1660, un traité fut signé à la Guadeloupe en présence de quinze chefs caraïbes et des délégués français et anglais, qui stipulait que les îles de la Dominique et de St Vincent étaient réservées aux Caraïbes. La Souveraineté des Caraïbes est reconnue, le Père Beaumont est présent et c'est lui qui poussa le Gouverneur des îles françaises : de Poincy, à passer ce traité. Ce dernier mourut l'année même, après la signature. Pourtant, peu à peu les Français commencèrent à s'y établir. Les Caraïbes aidèrent souvent les Européens dans leurs tentatives de colonisation ; ils avaient des alliances avec les deux protagonistes principaux, les Français et les Anglais.

Un chef caraïbe, Indian Warner, fils de l'ancien Gouverneur anglais de St Kitts, le Général Thomas Warner, et d'une femme caraïbe, quitta St Kitts après la mort de son père à cause des mauvais traitements qu'il avait subis de la part de sa belle-mère ; cette dernière n'hésita pas à le traiter comme un esclave lui qui, du vivant de son père, reçut l'éducation d'un fils de Gouverneur. Il réussit à s'enfuir et s'établit dans la partie sous le vent de l'île de la Dominique. En 1664, il décida d'aider les Anglais à prendre Ste Lucie alors sous occupation française, en organisant une expédition de 600 caraïbes. Le Gouverneur Francis Willoughby le prit comme adjoint. Il fut nommé Deputy-Governor, il partit en Angleterre, mais en 1668 il fut fait prisonnier par les Français et relâché deux ans plus tard. Dix ans plus tard, après une offensive menée par des guerriers caraïbes contre les colonies anglaises d'Antigue, Philip Warner le demi-frère d'Indian Warner, fut envoyé en Dominique pour prendre sa revanche, il n'hésita pas à aller poignarder son frère dans son village en 1674. Le village existe toujours, depuis le jour de l'assassinat, il s'appelle Massacre. Certains anglais songent déjà à enlever les Caraïbes de la région.

Se sentant de moins en moins en sécurité, les Caraïbes attaquèrent les Européens à Antigue en 1676, et à Barbuda et Montserrat en 1681-82 ; ils furent soutenus dans ces expéditions par les Caraïbes de St Vincent. Les Anglais et les Français essayèrent de nouveau d'annexer la Dominique mais ils échouèrent et, pour la deuxième fois, durent admettre la neutralité de l'île, le 7 février 1686. Quoiqu'il en soit, certains colons français s'établirent sur la côte atlantique et quelques Anglais sur la côte sous le vent. C'était des marchands de bois qui faisaient un commerce d'exportation.

Pendant la première moitié du 18ème siècle, les français de Martinique et de Guadeloupe lancèrent des attaques répétées contre les Caraïbes de St Vincent et de Grenade ; les Caraïbes noirs à St Vincent provoquèrent la panique, personne ne connaissait leur nombre et les Européens s'en méfiaient.

Le traité du 3 décembre 1719 autorisa l'installation des Français sur la côte Ouest de St Vincent.

En 1727, il y avait 50 à 60 familles françaises installées à la Dominique, à Colihaut, Pointe Michel, Soufrière, Grand Bay. Mais il n'y avait ni justice, ni droit, le Gouverneur de la Martinique désigna alors comme Commandant en 1728, Le Gand dont la famille y vivait déjà. La présence de l'ordre français incita les colons à occuper l'île, leur nombre augmenta ainsi que celui des libres de couleur et des pauvres blancs. Etant donné la personnalité de Le Gand, et son tact, il fut en mesure d'amener tous les chefs indigènes à lui rendre visite. Il leur donna à chacun sa garantie personnelle de la sincérité des français.

A cette époque, les Caraïbes au nombre de 600 en 1730,, étaient moins agressifs, les autres occupants de l'île étaient au nombre de 3032 dont la moitié d'esclaves.

En 1742 : on note la présence d'une prison , d'un juge, d'un notaire, de 5 officiers, d'un douanier pour toucher les taxes des commerçants anglais et hollandais, et l'île est divisée en 8 districts, la chasse est réglementée, l'esclavage et les propriétés se développent rapidement.

De 1743 à 1748, c'est la guerre de succession d' Autriche et les Caraïbes s'allient avec les Français contre les Anglais.

En 1748, la neutralité de l'île est de nouveau reconnue par le traité d'Aix-la-Chapelle, mais la colonisation est possible. Les Caraïbes cherchent refuge dans les parties les plus reculées et inaccessibles du nord-est de l'île.

C'est à cette époque que les Jésuites s'installent à Grand Bay et fondent une grande plantation. Le Père Lavalette en est le responsable et a sous ses ordres plus de 500 esclaves. Après de nombreux problèmes et des épidémies suivies de morts d'esclaves, l'Ordre fut supprimé en 1764 et chassé de l'île trois ans plus tard.

Après la guerre de succession d'Autriche, la France se tourna vers St Vincent où les Français étaient importants. Le Sieur Prévost était Commandant des Français, la région fut divisée en 8 districts : Château Bellair, Pointe à Diable et le Trou

Manca, Pierre Percée, Anse Merony et Anse Blond, Boncament, Routia, Guasigany et Calliacou, sous les ordres de Prévost nommé Commandant. Les Français avaient peur des Caraïbes. En 1735 le Gouverneur de Barbade avait estimé qu'il y avait à St Vincent 6000 Caraïbes noirs contre seulement 4000 Caraïbes rouges, et les Caraïbes avaient peur qu'on en finisse avec eux d'une manière ou d'une autre, aucune des deux nations n'appréciait la proximité de l'autre. Quelques Caraïbes rouges seraient repartis vers la Terre Ferme à cause de mésentente entre les deux groupes.

En 1755, les Caraïbes se soulèvent contre les Français ; l'ordre est vite rétabli et les chefs Caraïbes vont négocier la paix à la Martinique.

En 1761, deuxième moitié du 18ème siècle, les libres de couleur qui seront par la suite et jusqu'à aujourd'hui la classe dominante de la Dominique, possédaient des petites propriétés.

En 1760, l'esclavage se développa rapidement à la Dominique, à St Vincent, on y cultive le café, le cacao. Le Sieur Prévost dit que les habitants ne prêchent que l'indépendance et tout se règle à coups de pistolet.

Les Anglais tiennent à se positionner : en mai 1761, Pitt souhaite que la Dominique soit attaquée avant la saison cyclonique. A la paix de Paris 1763, la Dominique fut cédée aux Anglais mais l'empreinte française était très forte (par ce même traité l'Angleterre reçut Tobago, St Vincent, Grenade et les Grenadines). En 1764, ce fut Robert Melville le Gouverneur. C'est à ce moment qu'il y eut un lotissement de l'île : 100 acres si la terre était occupée et 300 acres en état de forêt. Les occupants français gardaient leurs terres et devaient payer un impôt. On donna alors 232 acres aux Caraïbes.

Le 29 juillet 1763, c'est la prise officielle de St Vincent, un Gouverneur anglais y est nommé. Il enlève aux Caraïbes le port de flèches, de bouton, de fusil (port que les généraux français leur ont toujours permis). Les Caraïbes demandent en vain l'aide des Français. Les deux îles : St Vincent et la Dominique, derniers refuges Caraïbes, appartiennent officiellement aux Anglais en 1763. Grâce à leur bravoure et leur tempérament guerrier, les Caraïbes avaient résisté pendant

plus de deux siècles et repoussé les colons de leurs terres ancestrales.

Comme à la Dominique, on procède à St Vincent au partage de l'île en décembre 1764 : Sir William Young fut chargé des plans mais ne devait pas toucher aux territoires caraïbes. En 1770, la Dominique reçoit un Gouverneur, un Conseil, une Assemblée qui recevra le " Silvemace " en 1771. Mais à St Vincent, les Caraïbes supportent mal la présence des Anglais qu'ils détestent, qu'ils traitent de criminels: ils ont toujours préféré les Français.

Le 1er Mai 1769, les troupes anglaises de St Vincent sont attaquées par les Caraïbes et le 1er Septembre 1772 c'est le début d'une guerre anglo-caraïbe de cinq mois au bout desquels les Britanniques avaient repoussé les Indiens vers le nord de l'île. Une paix fut signée le 17 février 1773 qui reconnaît le nord de l'île aux Caraïbes : 1/3 leur appartient mais il leur est formellement interdit d'accueillir des fugitifs. La paix régna pendant cinq ans.

Pendant la guerre d'Amérique : 1778-1783, les Français entrent dans la guerre contre les Anglais. Les Caraïbes essaient encore de s'allier aux Français.

Le 8 septembre 1778, le Gouverneur de la Martinique le Marquis de Bouillé s'empare de l'île de la Dominique dont l'administration fut réunie à celle de la Guadeloupe, et l'Amiral d'Estaing d'un autre côté reprenait St Vincent (ainsi que Grenade et Tobago). La population de la Dominique est alors recensée : 1574 blancs, français pour la plupart - 574 libres de couleur - 14309 esclaves.

La Dominique et St Vincent redevaient françaises mais seulement pour cinq ans : 1778 à 1783, en effet lors du traité de Versailles en 1783, l'administration anglaise fut reconnue, elle devait durer jusqu'à l'indépendance des îles (1778 pour la Dominique, 1779 pour St Vincent).

En 1784, les Caraïbes qui n'acceptent toujours pas les Anglais se soulèvent, le Gouverneur fait venir des troupes de Grenade

et le calme revient mais les Anglais supportent mal la proximité des Caraïbes.

On ne connaît toujours pas leur nombre et ils vivent à côté des Français ou des Anglais qui sont organisés par quartiers. On commence donc à penser à les faire disparaître, leur grand ami Monsieur de Percin qui les protégeait pensa les faire venir à Cayenne.

C'est le moment de la révolution française, Victor Hugues arrive et installe les républicains et massacre les royalistes, de 1794 à 1795 depuis la Guadeloupe, il pousse les Caraïbes à la révolte avec l'aide des révolutionnaires français.

Mars 1795 : Insurrection à Ste Lucie et à St Vincent, alliance franco-caraïbe.

Le 15 Juillet 1796 : Défaite franco-caraïbe, le Gouverneur de Barbade avait envoyé une puissante armée et les combats furent acharnés. Le Général Abercromby donna l'ordre de déporter les caraïbes de St Vincent sur l'île de Balliceaux dans les 4Grenadines.

Le 6 Octobre 1796 : 5080 Caraïbes sont rassemblés, 4633 arrivent à Balliceaux.

Le 7 mars 1797 : Les 2248 survivants sont embarqués sur le vaisseau " Expériment " en direction de l'île de Roatan (islas de la Bahia), située près des côtes du Honduras.

A l'époque de la prise de possession de la Dominique par les Britanniques, la couronne confia à John Byres la mission d'établir une carte et de diviser l'île en parcelles de 25 à 30 ha qui furent alors vendues sur plan en Angleterre. Sur la carte de Byres, un secteur d'une superficie inférieure à 30 ha, sur la commune de Salybia, fut attribué à la nation caraïbe entière. Beaucoup de Caraïbes refusèrent de s'installer dans la

⁴ Eléments d'Histoire de St. Vincent. Source : Gérard Lafleur. Les Caraïbes des Petites Antilles. Editions Karthala 1992, p. 219, 220

région qu'on leur avait réservée et préférèrent rester dans les villages qu'ils occupaient. Ils étaient environ 900 lorsque les Anglais prirent le contrôle de l'île.

En 1903, le Gouvernement britannique décida de créer la réserve caraïbe sur une superficie de 18,5 kilomètres carrés. Elle se situe dans la partie est de l'île, entre Atkinson Village au nord et Castle Bruce au sud. Aujourd'hui, si nous considérons toutes les îles des Antilles, de Trinidad à Cuba, la Dominique est la seule à contenir un territoire caraïbe.

b) Les Karinas du Venezuela

Les Caraïbes authentiques du Venezuela sont les karinas. Ce sont eux qui ont quitté la terre ferme pour conquérir les Antilles occupées alors par les Arawaks. Après s'être heurtés à une forte résistance Arawak à Trinidad, ils ont conquis les petites îles et s'apprêtaient à conquérir les Grandes Antilles; leurs guerres de conquête ont été arrêtées par l'arrivée des Européens, ils avaient déjà atteint Puerto Rico.

Nous avons été frappée par le changement de nom de ce groupe ethnique " Caraïbe ou Carib à la Dominique, Karina au Venezuela et Galibis ou Kalina en Guyane Française ". Nous avons essayé de le comprendre:

Dans le journal de bord de Christophe Colomb, nous apprenons qu'il entend parler des Caraïbes pour la première fois le mercredi 26 décembre 1492, au cours d'un repas avec le roi de l'Hispaniola (aujourd'hui Haïti- Saint-Domingue) ; le cacique Guacanagari, l'Amiral fait remarquer que :

"... l'origine de cela fut une conversation sur les gens de Cariba, qu'ils appellent Caraïbes, qui viennent se saisir d'eux et portent arcs et flèches sans fer."⁵. Pour la première fois donc, Colomb apprend que les Taïnos (une branche des Arawaks) ne sont pas les seuls habitants de toutes les îles. Dans son

⁵ Consuelo Varela et Juan Gil. Christophe Colomb. Oeuvres complètes. Les Voies du Sud. La Différence, p. 152



*Homme Caraïbe des Isles Antilles Rocoué avec son
arc et ses flèches dans la main droite, et son bouton
dans la gauche.*

Homme caraïbe, par le Père Plumier (B.N. Paris).

Source: A. Yacou, la découverte et la conquête de la Guadeloupe
Editions Karthala et CERC p.128



*Femme Caraïbe des Isles Antilles. Reçue, et parée
très magnifiquement, portant un perroquet dans la main
droite, et un panier Caraïbe dans la gauche,*

Femme caraïbe par le Père Plumier (B.N. Paris).

Source: A. Yacou, la découverte et la conquête de la Guadeloupe
Editions Karthala et CERC p.129

journal, lorsqu'il traite de ces guerriers que semblent craindre les habitants de toutes les îles qu'il visite, il écrit indifféremment " Cariba ", " Caniba ", ou " Caribe ". Il n'est quand même pas entièrement assuré d'avoir parfaitement bien compris les propos de ses interlocuteurs puisqu'il se met à rechercher l'île de Carib d'où viendraient ces guerriers Cariba .

C'est donc Christophe Colomb qui, le premier pour les Européens utilise ces différents mots " Cariba, Caniba " qui donneront " Caraïbe ", " Carib ", ou encore " Cannibal " ⁶. Carriba devient alors synonyme de mangeur d'homme. Cela donnera " cannibales " et en français " canibale ". Les anglais feront de Cariba " Carib " .

Le Père Breton, Chroniqueur missionnaire du 17ème siècle, écrit " j'ai enfin appris des Capitaines de la Dominique que les mots Galibi, et Caraïbe étaient des noms que les Européens leur avaient donné, et que leur véritable nom était Callinago ", et encore " Kallinago selon le langage des hommes et Kalliponan selon le langage des femmes " ⁷.

Douglas Taylor, Anthropologue qui, dans les années 1940 a vécu avec les Caraïbes de la Dominique, et en a épousé une, nous donne les variations suivantes selon le langage des hommes et celui des femmes :

1 - Callinago, Calinago, Kalina, Karinaku, Karina.

2 - Calliponam, Caripuna, Caripouna, Karifuna, Carifoona, Karippuna⁸.

Et les auteurs de Historia de los Karinas, anthropologues vénézuéliens, résument : " los Karinas, han recibido distintos

⁶ Alain Yacou et J. Adelaïde-Merlande (sous la direction de) La découverte et la conquête de la Guadeloupe. Editions Karthala et CERC 1993, p. 65

⁷ Taylor Douglas. Kinship and social structure of the island Carib. Southwestern Journal of Anthropology ; vol.2, 1946, P. 181

⁸ ibid., p. 180

nombres, Caribes, Carinas, kalinas y Galibis ". Los Europeos los llamaron comunmente Caribes "⁹.

Nous devons préciser que les Caraïbes, dans leurs guerres de conquête des îles, se battaient contre les Arawaks qui les occupaient alors. Ils tuaient les hommes mais gardaient les enfants et les femmes. Ces dernières parlaient Arawak et quand les garçons, après les rites d'initiation à l'adolescence, allaient vivre avec les hommes, ils apprenaient et parlaient alors le langage des hommes. Ce qui explique l'existence de deux langues différentes, et à partir des sons qu'entendaient les Européens, plusieurs variations concernant l'appellation des Caraïbes et l'orthographe de ces différents mots.

Nous avons donc décidé dans notre travail de recherche d'utiliser le terme qu'ils emploient eux-mêmes. Ceux de la Dominique se nomment " Caraïbes " (Carib en anglais), ceux du Venezuela " Karina " et ceux de la Guyane Française " Galibis " ou " Kalinas ". Quand nous parlons du groupe ethnique en général, nous employons le terme " Caraïbe ". D'autre part, nous ne travaillons que sur ceux qui vivent dans les communautés.

Chez les Capucins, au Venezuela le Frère Martin de Taradelle qui s'occupa de la mission Caraïbe de Tupuquén où il vécut plusieurs années, écrivit un vocabulaire de la langue caraïbe ; le moine observantin, Fernando Ximénez, étudia lui aussi la langue caraïbe dans sa mission de San Joaquin de Pariri dans la mesa de Guanipa et le jésuite français Pelleprat en fit autant dans sa mission clandestine du fleuve Guarapiche (dans la région actuelle de Maturin). C'est exactement la même langue que celle que parlent les Karinas. Elle se retrouve donc chez les descendants des Karinas : Etats Anzoategui, Monagas, Bolivar, et Delta Amacuro, comme chez ceux de la Guyana

⁹ Horacio Biord-Castillo, Emanuele Amodio, Filadelfo Morales Mendez. Historia de los Karinas. Periodo Colonial. IVIC - MLAL, Caracas 1989, p. 14

Esequiba et dans la région du Maroni (Surinam et Guyane Française)¹⁰.

Nous rencontrons dans " El Orinoco Ilustrado " du père Gumilla (1745), la phrase " Ana Karina rote ", qui montre bien la fierté des karinas. Cette phrase signifie " Nous seuls sommes des hommes ". Contrairement à leurs ennemis qui sont des " itoto " et ne sont pas considérés comme des êtres humains mais comme des animaux. Ils étaient chassés par les Caraïbes comme du gibier.

Karina signifie " l'homme ", " l'homme fort ", le " grand guerrier ".

A l'arrivée des Européens, les Karinas se trouvaient dans les régions suivantes : la région de Guarapiche, la bande nord du fleuve Orénoque, la bande sud du fleuve Orénoque, la région Imataca-Esequibo.

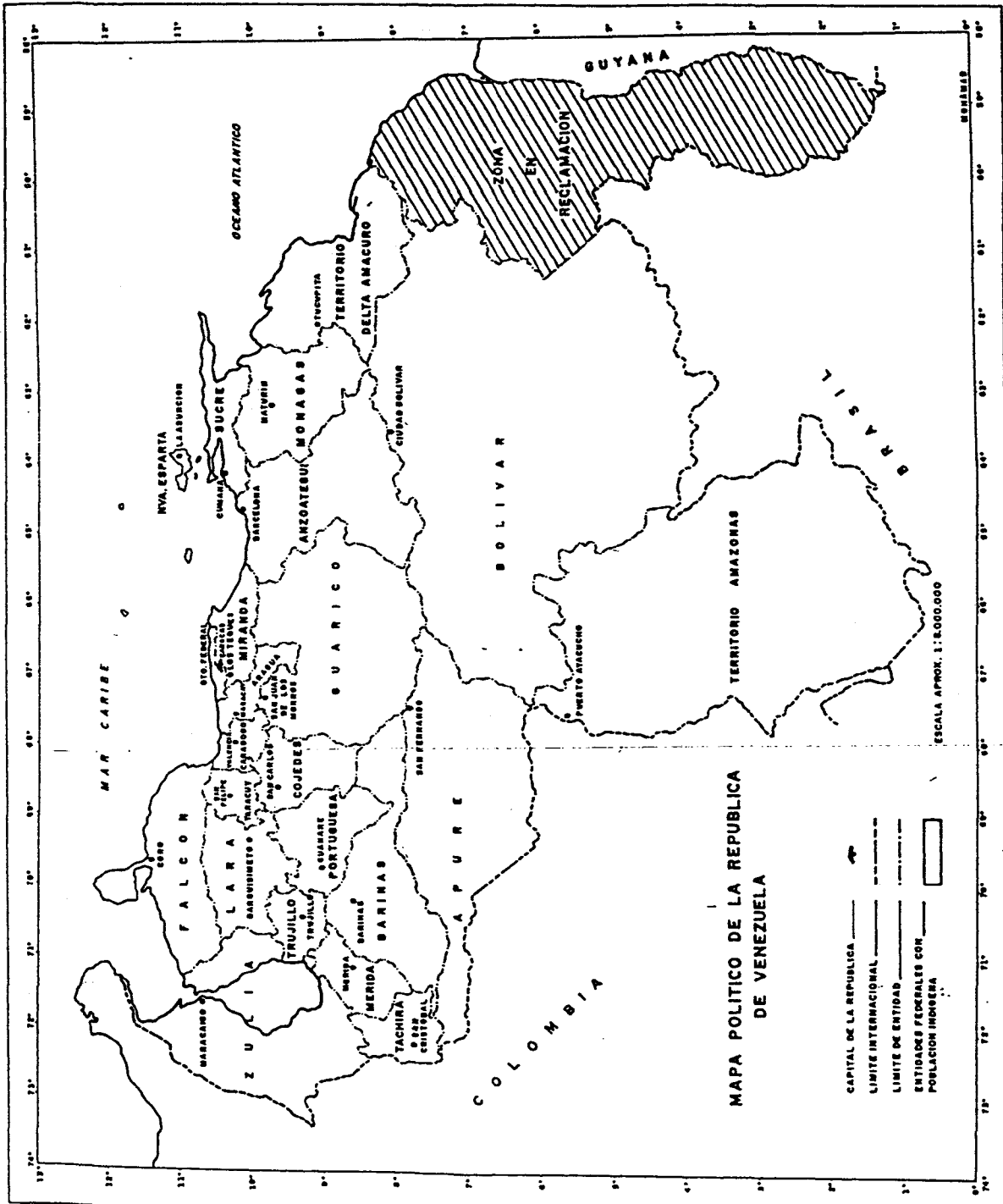
- La région du Guarapiche s'étendait du fleuve Guarapiche au fleuve Tigre :

En 1647, le dominicain Carvajal mentionnait la présence des Caraïbes sur les fleuves Guarapiche et Amana. Cette province couvrait la partie méridionale des plaines actuelles de Monagas et une portion orientale des plaines de Anzoategui. Cette région qui communiquait avec l'embouchure actuelle du fleuve San Juan o Barra de Maturin (anciennement embouchure Guarapiche), maintenait un trafic intense avec les Caraïbes des Antilles, principalement ceux de Grenade et de Tobago.

Les Français de la Martinique essayèrent de conquérir cette province à partir de 1651, quand le Jésuite Denys Merland fonda la mission clandestine de Macau sur les rives du Guarapiche. Entre 1662 et 1664, les Capucins Aragonais de Cumana fondèrent les missions caraïbes éphémères Macuare (El Pilar) et Ocapra

¹⁰ Eléments d'histoire. Source : Marc de Civrieux. Los Caribes y la conquista de la Guyana Espanola. Caracas UCAB 1976, p. 876 à 1014

MAPA POLITICO DE LA REPUBLICA DE VENEZUELA CON INDICACION DE LAS ENTIDADES FEDERALES CON POBLACION INDIGENA.



Carte politique du Venezuela. Source: OCEI

(San Juan Bautista), mais les moines et les soldats espagnols furent chassés de la région par la rébellion caraïbe et l'agression française. C'est au 18ème siècle que le Gouverneur de Cumana, Carreno, conquiert la province de Guarapiche entre 1722 et 1726 et y fonda la place forte de Maturin. Les Caraïbes furent alors persécutés et abandonnèrent cette région. A la suite de cette conquête, la majeure partie des réfugiés se dispersèrent dans les plaines méridionales de l'actuel état Anzoategui, au sud du fleuve Tigre, où vivaient déjà quelques groupes, d'autres dans la région de Canos de Maturin. Dans ce refuge naturel, les Caraïbes, maintinrent un trafic constant avec leurs amis français des îles.

- La bande nord du fleuve Orénoque :

Sous ce nom, les espagnols désignaient les régions Caraïbes situées dans les plaines méridionales de l'actuel état Anzoategui, dans le prolongement de la province de Guarapiche. A la suite de l'abandon des fleuves Guarapiche, Amana, Guanipa et Tigre, conséquence de la persécution des troupes de Cumana, beaucoup de Caraïbes du nord arrivèrent entre 1722 et 1726 à la bande nord de l'Orénoque, augmentant ainsi la population existante. La conquête de la bande nord fut réalisée à partir de 1722 par les Franciscains Observantins de Piritu pendant 4 décennies. Les moines construisirent le fortin de El Pao aux confins nord occidental de cette région.

Pendant la première phase de la conquête, on emmena les Caraïbes loin du fleuve Orénoque, vers les parties septentrionales et centrales des plaines où furent fondées les premières missions.

Les campagnes successives provoquèrent l'émigration de beaucoup de Caraïbes de la bande nord à la bande sud de l'Orénoque, mieux protégée et plus fortement peuplée.

En 1754, les Observantins fondèrent une mission sur le propre territoire caraïbe en fondant sur la bande nord les campements de Murucas, Santa Clara de Aribi et Atapiriri. En 1756, ils fondèrent le Cari. L'année suivante, les Caraïbes se sentant

menacés par l'invasion croissante des espagnols, abandonnèrent définitivement leur territoire à l'ennemi. Les dernières missions caraïbes Tabaro (1762) et Guaicupa (1763) furent fondées sur la bande nord avec les derniers noyaux de fugitifs.

- La bande sud de l'Orénoque :

Cette région fortement peuplée, appelée aussi "bande de la Guayana", fut dès le début de la conquête jusqu'en 1760 le bastion du pouvoir caraïbe. De là, ils contrôlaient la navigation et le commerce de l'Orénoque, depuis Atures jusqu'au delta du fleuve et avaient pour centre principal les embouchures du fleuve Caura et du canal Puruey.

La " bande sud " limitée par les fleuves Orénoque, Caura, Paragua et Caroni, avait pour artère centrale de communication, le fleuve Aro et ses affluents, les fleuves Carapo, Real Corona et la Pina. Après l'édification d'un fort à Muitacu, les Observantins imposèrent l'évangélisation du village de Guaizaipuro (1753) et de El Plantanal (1756) au sud du fort.

Les Capucins catalans établirent pour leur part 4 réductions sur la rive droite du fleuve Caroni (Aguacagua y Morocori en 1754, Carvachi en 1763, Guri en 1771) où ils emmenèrent les Caraïbes qui s'étaient retranchés sur les innombrables îles du fleuve situées près du confluent Caroni-Paragua.

Les Caraïbes décidèrent en 1757 d'abandonner la plupart de leurs campements " de la bande sud " en même temps que ceux " de la bande nord ". Ce fut la réponse à l'invasion de la bande nord par les Observantins et de la bande occidentale du fleuve Caroni par les Capucins et les forces de Iturriaga. L'abandon général de l'Orénoque s'intensifia en 1760.

- La province Imataca-Esequibo :

Du temps de Walter Raleigh, on parlait déjà des zones caraïbes orientales de la Terre Ferme, dispersées entre le Delta de l'Orénoque et le fleuve Esequibo, qui étaient séparées de l'Océan Atlantique par une étroite bande côtière peuplée par les Arawaks et les Warau. Les régions caraïbes orientales

avaient pour limite méridionale le fleuve Waini, au sud duquel vivaient les Guaïka ou Akawai. Les limites occidentales de la province étaient les montagnes d'Imataca et les hauts plateaux de Nurie derrière lesquels les Capucins trouvèrent une protection naturelle. La montagne constitua pendant plusieurs années le front oriental de la guerre entre les Capucins et les Caraïbes. Vers le nord, les terres inondables bordaient la côte de l'Océan à l'embouchure Boca Grande del Orinoco et les embouchures des fleuves Aquire, Arature, Amacuro, Cuyubini, Barima et Waini. Vers l'Orient les Caraïbes occupaient les terres jusqu'aux fleuves Pomerun et Esequibo. (En 1647, le Frère Jacinto de Carvajal se réfère explicitement aux Caraïbes Esequibos). Les principales artères fluviales des Caraïbes du fleuve Esequibo jusqu'à l'occident étaient les fleuves Cuyuni et Mazaruni, qui courraient à travers la région de Guaïca.

Les capucins catalans réalisèrent la conquête des Caraïbes à partir de la Serrania de Imataca, jusqu'au fleuve Esequibo entre les années 1744 - 1768. Les moines arrivèrent à fonder des missions éphémères sur les fleuves Barima et Maruca (Moruco).

En 1768, ils arrivèrent à imposer leur contrôle absolu sur la province rebelle.

Les Caraïbes abandonnèrent leurs terres de l'Orénoque à l'Esequibo et se réfugièrent à la source des fleuves Mazaruni et Rupunini. La conquête des Caraïbes était terminée.

En 1777 le contrôle de la Guayana passa aux mains de Caracas, capitale de l'intendance du Venezuela où Joseph Solano centralisait un pouvoir efficace qui préfigurait la future nation vénézuélienne.

En 1817, les missions capucines tombèrent entre les mains des patriotes.

Nous pouvons donc dire qu'après les premiers contacts avec les Européens, les Caraïbes résistèrent à la colonisation pendant 2 siècles (le 16ème et le 17ème). La première phase de la conquête commença vraiment avec Francisco Carreno le Gouverneur

de Cumana qui, entre 1718 et 1721 expulsa les Caraïbes des plaines de Guarapiche et plaça cette vaste province sous la domination espagnole. Rappelons que c'est en 1728 que les Caraïbes baissèrent les bras dans les îles.

c) Les Galibis de Guyane Française¹¹

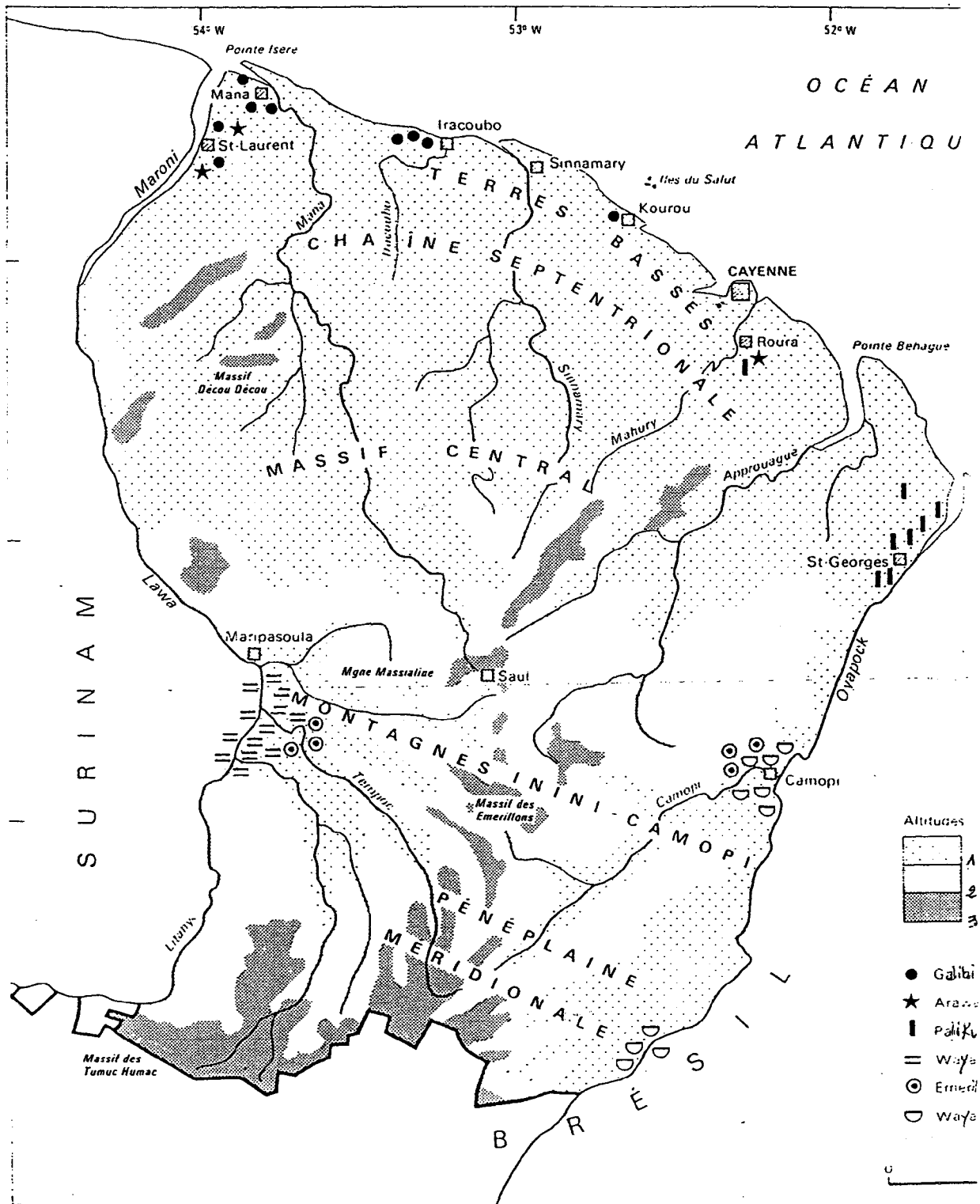
En Guyane Française, les Galibis étaient installés sur le littoral entre le Maroni et Cayenne au moment de la découverte, et se déplaçaient jusqu'à l'Oyapock et probablement l'Amazone. Le premier Européen qui tenta de prendre pied à Cayenne en 1530, fut Pedro d'Acosta, un espagnol accompagné de 300 hommes; il essaya de s'installer à Parime d'où il fut chassé par les Caraïbes, il y eut un grand massacre et leurs biens et leur bétail furent pillés.

A partir de cette date jusqu'en 1664 où fut créée la colonie de Cayenne, les Galibis chassèrent, pillèrent, massacrèrent systématiquement et empêchèrent l'installations des colonies. En 1596, Walter Raleigh envoya reconnaître le littoral entre l'Amazone et l'Orénoque. En 1633 la compagnie rouennaise avec l'accord de Richelieu essaya de fonder une colonie qui fut harcelée par les Caraïbes et ensuite décimée par la maladie.

En 1643, la compagnie du cap de Nord avec Poncet de Bretigny et 300 hommes, fit une nouvelle tentative à Cayenne, les colons réduits à la famine se mirent à piller les plantations des Indiens, il s'en suivit une insurrection et les survivants parmi les colons s'enfuirent aux Antilles comme ce fut souvent le cas ou au Surinam. Au nord de la Guyane Française, seule la région de Cayenne permet un accostage facile, toutes les compagnies essayaient donc de s'installer à cet endroit. En 1652 et en 1653, arrivèrent deux autres expéditions : celle de la nouvelle compagnie de Rouen, sous le commandement de Navarre et celle des " seigneurs associés " avec 900 hommes, les Galibis qui en avaient assez de voir leurs récoltes pillées, leur déclarèrent la guerre et les réduisirent à la famine, les 150 survivants se résolurent à quitter la Guyane.

¹¹ Eléments d'histoire. Source : Jean-Marcel Hurault. Français et Indiens en Guyane. Guyane Presse Diffusion. Cayenne 1989, chapitres I à XI

Localisation générale des ethnies amérindiennes



C'est en 1664 que Lefebvre de la Barre qui avait constitué une nouvelle compagnie : " La Compagnie de la France Equinoxale " reçut le titre de Gouverneur, réoccupa Cayenne et s'y installa avec 1200 colons. Les Galibis avaient nettement diminué en nombre : " Les Galibis étaient autrefois si puissants qu'ils ont imprimé la terreur et la crainte dans les coeurs des Français qui s'étaient établis à Cayenne; en sorte que plusieurs de ces anciens habitants qui se sont retirés à la Martinique, ont peine à nous croire quand nous leur disons qu'ils ne nous sont d'aucune considération. Ils sont à présent si fort diminués, que tous ceux qui habitent depuis Arouague jusqu'à Maroni, ne peuvent pas mettre ensemble vingt pirogues de guerre armées chacune de vingt-cinq hommes. Ce qui est arrivé tant par des maladies qui les ont attaqués que par diverses rencontres de guerre où ils ont été battus par les Palikours".

La population Galibi avait semble-t-il diminué de moitié et ils appréciaient ces nouveaux français qui ne pillaient pas leurs jardins... et... qui travaillaient... correctement... la terre sans chercher à se battre, à voler, à se quereller. Mais de la Barre prit une décision importante qui contribua à améliorer les rapports avec les Indiens. Il leur demanda de ne plus établir de villages ni de plantations dans l'île de Cayenne. De la Barre était arrivé avec le Père Grillet nommé Supérieur des Jésuites en Guyane. Les Jésuites devaient pendant un siècle, jusqu'en 1766, s'occuper de l'évangélisation des Indiens.

En 1680 et 1690, le père de la Mousse qui évangélisait les Galibis, note surtout qu'ils étaient en très mauvaise santé : dysenterie, fièvre jaune et surtout une épidémie de variole, plus tard, en 1714 exactement, apportée par les Européens, amena à une diminution considérable, mais aucun recensement ne fut entrepris. On peut les chiffrer à environ 5500 en 1600 et à 2000 en 1670. A propos de cette épidémie de variole, on apprend: " Le Vaisseau " Le Roy Guillaume " apporta à Cayenne la petite vérole. Suivant les mémoires qui m'ont été

communiquées par les Jésuites, il en mourut plus de quatre cents nègres et douze cents indiens. Les blancs furent plus heureux " .

En 1711, le Père Ramette écrivait à propos des Galibis : " Je ne crois pas que d'ici à Marony, on puisse en compter plus de quatre cents ". Et après l'épidémie de variole en 1718, le Père Chrétien nous apprend " il faut qu'il ait péri bien des gens puisqu'on voit plusieurs de ces nations réduites à une cinquantaine de personnes... Ces contrées paraissent affreusement désertes " .

A partir de 1715, les Galibis du littoral furent pratiquement tous rassemblés dans les régions de Kourou et de Sinnamary sous le contrôle des Jésuites.

L'extinction des Indiens du littoral (Galibi, Arawak, Palikour), due en grande partie aux maladies importées par les Européens, fit que la colonie de Cayenne végétait.

C'est en 1713 que la mission de Kourou fut créée et celle de Sinnamary probablement en 1745. C'est le siècle des épidémies, les Jésuites ne cherchent à changer ni l'habitat, ni la vie familiale des Galibis. Ils tendent simplement à ignorer le Chef coutumier et à le remplacer par un Galibi disposé à suivre leurs lois. Et en 1729, pour isoler les Indiens et mieux les évangéliser, les Jésuites demandèrent au Gouverneur une grande propriété s'étendant de Kourou à Sinnamary et aucun habitant n'avait le droit de s'approcher de la mission. " Il demande qu'il soit défendu aux Blancs et aux Nègres de venir sur la mission de Kourou même aux grandes fêtes, la plupart n'y venant que par intérêt ou curiosité et étant en général d'un fort mauvais exemple, apportant sur la mission de l'eau de vie qui fait des ravages " .

Après 1735, dans les archives de Kourou, on ne trouve plus aucune allusion aux Indiens de kourou. Après la mort en 1761 du Père d'Ausillac, on ne s'intéressera plus à eux.

De toute façon, avec si peu d'Indiens Galibis, la disparition des missions de kourou et de Sinnamary était inévitable. Cette dernière fut supprimée en 1759 ou 1760, ceux qui restèrent se

rendirent à Kourou ou émigrèrent vers le Maroni ; finalement, ceux de Kourou émigrèrent aussi lassés probablement par l'évangélisation qui ne leur convenait pas. L'expulsion des Jésuites fut décidée en 1763, elle coïncida avec la mort de plus de 8000 colons européens (le désastre de Kourou), fauchés en quelques mois par des épidémies. Les biens des Jésuites furent liquidés. Quant aux Galibis, ils s'étaient enfuis loin des villages, sur les plages et les marécages vers Mana, le Maroni, ou au Surinam.

En 1790, il ne restait que 200 Indiens Galibis, pourtant, en 1721, quelqu'un s'est préoccupé du statut juridique des Indiens. Le Gouverneur Claude d'Orvilliers souhaita qu'on " reconnaisse en droit " la coutume des tribus pour tout ce qui se rapporte à la condition des personnes et au droit privé. Ces principes de juridiction se sont conservés jusqu'à nos jours.

Il adressa au roi un projet de statut dont trois articles donnaient une base juridique à l'administration indirecte des Indiens, les chefs des tribus reconnus par le Gouverneur étant considérés comme délégataires de ses pouvoirs :

1 - " Tous les Indiens sont sujets de sa Majesté depuis l'Oyapok jusqu'à Marony, et subordonnés au Gouverneur de Cayenne " .

2 - " Tout Indien qui aura querelle avec un autre, ou aura été insulté, ne se vengera point et viendra se plaindre au Gouverneur qui lui rendra justice "

3 - " ... Ordonné à tous les Indiens baptisés ou non baptisés de se mettre en village sous leur Capitaine, lequel aura une lettre du Gouverneur qui observera que les Capitaines soient ceux qui doivent l'être par hérédité de famille comme il s'est pratiqué de tout temps parmi eux " .

Les Indiens ne dépendaient donc que du Gouverneur. Personne n'avait le droit de les requérir ni de leur donner un ordre, si ce n'est en son nom. Des habitants peu scrupuleux leur

présentaient de faux ordres de réquisition, qu'ils ne savaient pas lire. Pour empêcher ces abus, le Gouverneur Rémy d'Orvilliers, donna à chaque Capitaine Indien, l'empreinte de son cachet.

Les Galibis devaient survivre grâce à leur habitat, sur les plages et dans les lagunes, dans des zones infestées de moustiques et impropres à la colonisation, c'est cet isolement qui leur a assuré une protection. En 1850, on dénombrait 250 Indiens galibis.

Au cours du 19ème siècle, ils ont surmonté la crise démographique qui sévissait depuis plus de trois siècles. Dès 1850, ils ont atteint l'équilibre. Depuis cette époque, la natalité étant très élevée dans ce groupe, ils ne cessent de s'accroître.

2) - Les Européens et les Caraïbes : le choc des cultures

Colomb étudie la carte de Toscanelli (1474). Sur cette carte, il trouve les éléments qui lui permettent de croire qu'il peut atteindre l'Orient en traversant l'Océan Atlantique, il sait qu'il rencontrera d'abord une série d'îles et ensuite Cipango (le Japon) et Katay (la Chine), mais personne ne pense découvrir un nouveau monde entre l'Europe et l'Orient. Nourri de littérature fantastique, Colomb s'attendait à trouver des êtres difformes, des monstres, des hommes à queue, ou sans tête, des cannibales.

Le premier choc est celui du pays rencontré : ce n'est pas l'Inde, ce ne sont pas les serviteurs du Grand Khan même si il les appelle " Indiens ". Deuxièmement, ces êtres sont beaux, ils n'ont rien de monstres, il n'y a pas d'infirmités ni de bossus, ils sont généreux, ils donnent tout, ils ont de l'or et c'est justement ce qui intéresse Colomb, ils sont soumis, on pourra certainement les évangéliser facilement et surtout ils

n'ont pas d'armes. C'est Christophe Colomb lui-même qui nous raconte tout cela dans son journal de bord.

" Ces gens sont très beaux. Leurs cheveux ne sont pas crépus, mais lisses et gros comme les crins du cheval... Aucun d'eux n'est brun foncé mais bien de la couleur des Canariens ". " Ils croient que nous venons du ciel et, pour n'importe quoi qu'on leur donne, sans jamais dire que c'est trop peu, donnent aussitôt ce qu'ils possèdent. Et je crois qu'ils feraient de même des épices et de l'or s'ils en avaient " ¹².

Colomb quitte les îles le mercredi 16 janvier 1493 pour l'Espagne, il a très certainement rencontré, sans le savoir, ces redoutables guerriers que sont les Caraïbes. Dans les cahiers du patrimoine, Henri Petitjean Roget écrit : " Colomb, le 13 janvier 1493, rencontre à l'endroit qu'il nomme le golfe des flèches (Golfe de Samana, Saint-Domingue), des Indiens à cheveux longs, armés d'arcs et de flèches, et " d'un morceau de bâton.. ¹³ " très pesant qu'ils portent au lieu d'épée (Navarrete : 280). Ces guerriers se montrent inamicaux, ils veulent capturer les chrétiens avec des cordes. C'était très certainement un groupe de Caraïbes des Petites Antilles. Ils possèdent des arcs que n'utilisent pas les Taïnos et sont armés de la massue de guerre, le " boutou " .

Un autre indice corrobore cette hypothèse. Un auteur français du 17ème siècle (Anonyme de Carpentras¹⁴) indique qu'avant d'aller en mer , les Caraïbes s'attachaient les cheveux derrière la tête en petit " cornichon ". Or les hommes que rencontre Colomb, avaient les cheveux " ramassés, attachés en arrière et placés dans une espèce de bourse de plumes de perroquets " (Navarrete : 277).

C'est au cours de son 2ème voyage que Christophe Colomb découvrira les îles où se trouvent les Caraïbes. Aucun journal

¹² Consuelo Varela et Juan Gil. Christophe Colomb oeuvres complètes. La Différence, p.163.

¹³ ibid., p. 170.

¹⁴ Anonyme de Carpentras. Manuscrit n° 590 de la bibliothèque inguimbertaine de Carpentras publié sous le titre : "Un flibustier français dans la mer des Antilles 1618/1620 " par J.P. Moreau, Seghers 1990.

de bord de Christophe Colomb avec récit quotidien des événements, n'existe pour le second voyage, mais les témoignages de quatre participants permettent de savoir ce qui s'est passé et ce qu'ils ont vu chez les Caraïbes.

Tout d'abord le Docteur Diego Chanca, Chirurgien de la flotte dont le texte a été publié par Navarette, le deuxième participant est Melchior Maldonado, le troisième Michele de Cuneo, ami d'enfance de Colomb et le quatrième Antonio de Torres. D'autre part, la publication par le Ministère espagnol de la culture du Libro Copiador de Cristobal Colon, Madrid 1989 sous la direction d'Antonio Rumeu de Armas, complète ces témoignages et l'essentiel est repris dans deux ouvrages sous la direction d'Alain Yacou et de Jacques Adélaïde-Merlande : "Christophe Colomb et la Découverte de la Guadeloupe" Editions Caribéennes octobre 1992, et "la Découverte et la conquête de la Guadeloupe" Editions Karthala novembre 1993.

C'est ainsi que nous apprenons qu'à son escale à la Guadeloupe, Christophe Colomb n'a pas approché les hommes caraïbes, " on ne put voir que peu de ces nombreux hommes qui s'enfuirent dans les bois " ¹⁵, les superlatifs ne manquent pas : tout est très beau chez les caraïbes, on a l'impression d'une race supérieure par rapport aux Taïnos, les Européens admirent tout ; d'abord les jardins, ils sont frappés par leur beauté " faisaient plaisir à voir les jardins ", " les maisons étaient très bonnes et toutes pleines de provisions ", l'habileté des Caraïbes, la supériorité de leurs pirogues " leurs canoas sont très grands et plus longs que les fustes et ils sont de meilleure facture que ceux des gens qui habitent plus à l'ouest ". Le Docteur Chanca explique : " En définitive, on ne put prendre aucun de ces hommes par force ou de leur gré, à l'exception de deux dont on parvint à se saisir et qu'on réussit à emmener " .

En ce qui concerne leur nourriture, la première impression est que la nature leur fournit tout : " la proie du miel et de la

¹⁵ Alain Yacou et Jacques Adélaïde-Merlande. La découverte et la conquête de la Guadeloupe. CERC, Karthala 1993, p. 107 à 110

cire, ainsi que mille sortes de fruits savoureux très beaux et très gros, beaucoup d'arcs et de flèches et dans la montagne beaucoup d'arbres odoriférants ". " Leurs flèches qui sont de grande taille, sont pourvues d'une pointe en os... ", " d'une main sûre, ils placent leurs flèches où bon leur semble ". " Les Cannibales sont d'une taille au-dessus de la moyenne, ils sont plus corpulents, et ils sont entièrement nus ". " Les femmes caraïbes portent à chaque jambe deux anneaux de coton tissé, l'un sous le genou et l'autre près des chevilles, cet artifice leur fait grossir beaucoup les mollets et maintient minces les susdites parties de la jambe, ce qui pour elles m'a semblé être un trait d'élégance ", " ils possédaient des poteries de tous genres, des jarres, des pots, des carafes... ". " Celle-là (les Taïnos) ne connaissaient du temps, que celui que durait le soleil le jour et la lune la nuit, tandis que celles-ci mesuraient le temps et vauquaient à leurs ouvrages d'après le lever et le coucher des étoiles ".

On n'arrêterait pas d'énumérer les qualités des Caraïbes, leur supériorité, leur intelligence, mais ce sont des guerriers, des sauvages même et il faut les combattre, ils ne sont pas soumis comme les Taïnos. Christophe Colomb commence donc par détruire les pirogues.

C'est après avoir quitté la Guadeloupe considérée comme la principale île des Caraïbes qu'eut lieu, en mer, le premier combat entre les Espagnols et les Caraïbes : Miguel de Cuneo nous explique que les Espagnols leur barrèrent la route sans raison, ce qui eut pour conséquence : " une manière de combat naval entre les occupants du canoa et ceux que l'Amiral avait dépêchés en barque pour leur barrer la route. L'affaire tourna à l'avantage des Espagnols encore que l'un d'eux mourut de mâle mort " ¹⁶.

Ce fut le premier combat mais ce fut aussi le point de départ qui a conduit à l'extermination du peuple caraïbe.

¹⁶ ibid., p. 119

Après les récits des compagnons de bord de Colomb, nous perdons les Caraïbes de vue jusqu'à l'arrivée des missionnaires en 1627, cela ne signifie pas qu'il ne se passe rien. Dans son ouvrage : Les Petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu, Editions Karthala janvier 1992 ; Jean-Pierre MOREAU nous donne " la liste des attaques caraïbes sur les colonies espagnoles de 1509 à 1619 ", et " la liste des projets et tentatives de colonisation espagnole sur les Petites Antilles de 1511 à 1633 " ¹⁷:

Attaques caraïbes sur les colonies espagnoles de 1509 à 1619 :

1509 Contre Porto Rico.

1510 Contre Porto Rico : on mentionne les Caraïbes de Guadeloupe.

1513 Expédition contre les îles perlières.

1520 En octobre : Porto Rico avec cinq pirogues, cent cinquante guerriers, d'une durée de quinze ou vingt jours. Ils tuent treize chrétiens et emmènent cinquante indiens captifs.

1521 5 avril : Porto Rico.

1529 18 novembre : Porto Rico avec huit pirogues.

1530 En octobre : Porto Rico, huit puis neuf pirogues.

1534 Le gouverneur de Porto Rico, Franco Manuel de Landa laisse entendre que les Caraïbes viennent tous les ans.

1534 Cubagua : sans précision.

1546 Porto Rico : sans précision.

¹⁷ J.P. Moreau. Les Petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu. Editions Karthala 1992, p. 232 à 234.

1550 Porto Rico.

1552 Margarita.

1562 Margarita, seize pirogues avec deux cents Indiens. Ils emmènent trois Espagnols et cinq Indiens prisonniers. Sur Cumana, ils capturent cent cinquante Indiens.

1564 Porto Rico en octobre.

1564 Margarita en octobre.

1565 Margarita

1566 Porto Rico

1567 Porto Rico : A Guadanilla, les Caraïbes emportent des captifs noirs. Apparemment une deuxième expédition avec huit cents Caraïbes vient mettre à sac San German el Nuevo sur Porto Rico avec neuf pirogues selon une autre source, mais embuscade tendue par le Gouverneur.

1569 Porto Rico. Ils emmènent des esclaves, selon le Gouverneur, avant ils venaient en septembre et octobre, maintenant par tous les temps

1572 Octobre : neuf pirogues avec cinq cents Caraïbes sur Porto Rico. Ils emportent trente-six Noirs et Indiens.

1573 Porto Rico : " Les Caraïbes viennent souvent " selon le Gouverneur.

1575 Margarita.

1578 Porto Rico : plusieurs raids. En juillet 10 pirogues de Caraïbes de la Dominique attaquent un moulin à sucre. Ils

emportent des esclaves et du butin. En novembre, nouvelle attaque. Ils emportent " vingt six esclaves noirs et d'autres gens " .

1579 Porto Rico : capture de Luisa Navarette.

1581 Margarita : présence caraïbe sans autre précision.

1583 Porto Rico : Luisa Navarette s'échappe au cours d'un nouveau raid.

1593 Trinidad.

1594 Porto Rico : la partie nord est dépeuplée à cause des Caraïbes. Sur la route de Guyane, des Caraïbes de la Dominique et Grenade assaillent quarante quatre canoës chargés de cassave et de hamacs.

1600 Attaque de San Tomé en Guyane.

1602 Trinidad.....

1602 Porto Rico : région du rio loysa. Huit pirogues poursuivent un aviso, dix mettent à sac la côte, six prisonniers sont emmenés.

1604 Attaques en Guyane

1604 Porto Rico : vingt pirogues, cinq cents Indiens

1606 Sur la côte de Cumana : attaque à l'intérieur des terres avec des Caraïbes de Terre Ferme.

1613 Trinidad : avec des Caraïbes de Grenade, Martinique et Dominique.

A partir de cette date, expéditions caraïbes sur la côte de Terre Ferme où ils deviendront bientôt fournisseurs de captifs Indiens pour le commerce esclavagiste.

1619 Juin : le Chef Pilote de Martinique part en expédition vers la Terre ferme.

Notons que les Caraïbes attaquent les grandes îles dans le but de conquérir toutes les îles.

Projets et tentatives de colonisation espagnols sur les Petites Antilles :

1511 Francisco de Garay sur la Guadeloupe.

1512 Tentative de conquête pacifique de Trinidad par deux dominicains, Francisco de Cordova et Juan Garces.

1514 Pedrarias de Avila signale l'opportunité de coloniser la Dominique pour la sécurité de la navigation.

1515 Juan Ponce de Leon sur la Guadeloupe.

1516 L'Evêque de Porto Rico élargit ses compétences aux Petites Antilles.

1519

1520 Antonio Serrano sur la Guadeloupe. Il reçoit l'autorisation de commander sur toutes les îles environnantes.

1521 Asiento Rodrigo de Bastidas pour peupler Trinidad.

1530 Antonio Sedenno sur Trinidad.

- 1534 Franco Manuel de Landa propose d'aller peupler la Guadeloupe et la Dominique.
- 1537 Cristobal Colomb (un fils de Diego Colomb) demande le gouvernement des îles Caraïbes, spécialement la Guadeloupe, la Dominique et Sainte-Croix.
- 1538 Fernandez de Oviedo propose de conquérir et fortifier la Dominique pour la navigation.
- 1541 Diego Colomb demande la possibilité de conquérir Trinidad et la Martinique.
- 1553 Juan Sedano propose la colonisation de Trinidad. Mais c'est un échec.
- 1558 Pedro Juarez de Castilla sollicite la gouvernement de l'île de la Dominique.
- 1569 Juan Troche Ponce de Leon sur Trinidad et Tobago. La même année, ~~Serpa et Maraver de Silva~~ avaient présenté un projet pour la conquête des mêmes îles.
- 1571 Gregorio de Ugarte présente un mémoire pour la conquête de la Dominique.
- 1572 Le roi Philippe II propose de faire un peuplement sur la Dominique à la suite de la relation de Luisa Navarrete.
- 1581 Juan de Cespedes gouverneur de Porto Rico, demande la permission de conquérir la Dominique. Il ne demande qu'un titre d'adelantado transmissible à ses héritiers.
- 1587 Mémoire de Diego de Salamanca sur l'intérêt d'une conquête de la Dominique.
- 1589 Projet des capitaines Cristobal Cobo et Sebastian Dias pour coloniser Trinidad.

- 1592 Francisco de Vides reçoit une concession pour peupler Trinidad, Grenade et Tobago. Mais il est précédé par Domingo de Vera y Ibarcayen, maître de camp d'Antonio de Berrio : c'est un succès.
- 1603 Juan de Salazar propose une colonisation de la Dominique par l'évangélisation.
- 1608 Grand débat au Conseil des Indes et à la Casa de la Contratacion sur l'opportunité de faire un fort sur la Dominique ou sur la Guadeloupe.
- 1614 Nicolas de Cardona propose une colonisation des Petites Antilles dans son album qui sera dédié à Philippe III.
- 1614 Echec d'une tentative de colonisation sur Tobago.
- 1633 Colonisation espagnole de Saint-Martin jusqu'en 1648. Projet pour expulser les étrangers de l'île de Saint-Christophe puis pour la peupler et y construire des forts pour sa défense.

Quand Colomb arrive dans les îles, il prend possession au nom des rois catholiques, il applique le code de la conquête, mais en fait les Espagnols peuplent les Grandes Iles et considèrent les Petites comme des points d'eau, des escales. Ce sont donc les autres Européens qui s'occuperont de ces petites îles. Après les compagnons de bord de Christophe Colomb, les études intéressantes sur les Caraïbes se font au 17ème siècle avec les chroniqueurs français. Nous apprendrons à mieux connaître les Caraïbes en étudiant les ouvrages des neuf auteurs suivants par ordre d'arrivée aux Antilles :

- " L'anonyme de Carpentras ", c'est un flibustier dont le nom est inconnu, qui arrive aux Petites Antilles en avril 1619, il

relate son voyage et le texte a été retrouvé et publié par Jean-Pierre MOREAU en 1987 (1^{ère} édition) et 1990 (2^{ème} édition).

- Guillaume Coppier (1601-1674), écrit Histoire et Voyage des Indes occidentales et de plusieurs régions maritimes et éloignées. Publié en 1644 à Lyon. Il consacre six chapitres en vingt pages aux " Sauvages " (p.56 à 76). Il arrive aux Antilles en 1627 et y resta entre sept et huit ans entre Saint-Christophe, Saint Martin et la Martinique.

- Le Père Raymond Breton (1609-1679), arrive aux Antilles en 1635. Il écrit : un dictionnaire caraïbe/français - un catéchisme - une grammaire caraïbe et " les Caraïbes, la Guadeloupe ", publié en 1929 par l'abbé Renard (Librairie Générale Internationale, G. Ficker). Nous étudierons douze chapitres d'une à deux pages de cet ouvrage consacrés aux Caraïbes.

- Le Père Jacques Bouton (1591-1658), arrive aux Antilles en 1639, écrit " Relation de l'établissement des Français en l'île Martinique ", publié en 1640. Il consacre les chapitres numéros IX et X soit huit pages aux " Sauvages du pays nommés Caraïbes ".

- Le Père Mathias du Puis arrive en 1644 à la Guadeloupe et en repart en 1649. Dans " Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe isle de l'Amérique et des moeurs des Sauvages ", publié en 1652 chez Marin Yvon à Caen, il consacre vingt pages aux caraïbes.

- Le Père Pierre Ignace Pelleprat. Il arrive aux Antilles en 1651, séjourne en Martinique, à Saint-Christophe - Marie-Galante, Saint-Vincent, Grenade.

En 1653, avec le Père Merlan, il va vivre 6 mois avec les Galibis de Terre Ferme, et retourne en Martinique en 1654, il publie en 1655 " Relation des missions des R.P. de la compagnie de Jesus dans les isles et dans la Terre Ferme de l'Amérique méridionale."

- Le Père Maurile de Saint Michel arrive aux îles en 1644, y resta jusqu'en 1647 entre la Martinique et Saint-Christophe. Il publie en 1652 au Mans chez Hierôme Olivier le récit de son voyage, sous le titre "Voyage des îles camercanes en l'Amérique qui font partie des Indes Occidentales". Il consacre 2 chapitres soit 19 pages aux " Sauvages " .

- Le Père André Chevillard arrive aux îles en 1657, n'y reste pas longtemps et écrit "Les desseins de son Eminence de Richelieu pour l'Amérique", publié à Rennes chez Jean Durand en 1659. Nous étudierons la troisième partie intitulée : " Du naturel, religion, moeurs et funérailles des sauvages ", soit 6 courts chapitres d'une à deux pages.

Tous ces textes sur les caraïbes ont été rassemblés (sauf l'anonyme de Carpentras), dans le numéro 11 des Annales des Antilles, bulletin de la société d'histoire de la Martinique (1963), une centaine de pages. Archives départementales de Fort de France.

- et enfin, nous étudierons des extraits des Tomes I et II de "Nouveau voyage aux îles de l'Amérique" du Père Labat publié en 1742 chez Delespine à Paris. Il arrive aux Antilles en 1724, il y reste assez longtemps mais auparavant il ne passe que deux semaines chez les Caraïbes de la Dominique en janvier 1700.

Il nous plaît de traduire ici quelques notes de Douglas Taylor et Lennox Honychurch¹⁸, sur certains chroniqueurs.

Le livre de Bouton a été écrit après un séjour de trois mois aux Antilles.

Armand de la Paix s'est largement inspiré de Breton.

La Borde et Labat arrivent un demi siècle après Rochefort et du Tertre.

Du Tertre, catholique, a fait trois séjours à la Guadeloupe : de 1640 à 1642, de 1643 à 1647, de 1656 à 1657.

¹⁸ Lennox Honychurch. Our island culture. Roseau, Tropical printers 1982.

Breton donne des informations à du Tertre et Rochefort, ce dernier est accusé d'avoir copié du Tertre et Breton et même d'avoir modifié certains propos.

Le Père Breton reste à la Dominique de janvier 1641 au début de l'année 1654, avec quelques interruptions. Beaumont qui succéda à Breton à la Dominique, semble n'avoir laissé qu'une seule longue lettre sur les Caraïbes dans laquelle il demandait l'arrêt de leur extermination et il signe le traité du 31 mars 1660 qui donnait les 2 îles : Saint Vincent et la Dominique aux Indiens. On constate donc que peu de chroniqueurs ont vraiment partagé la vie des Indiens, et que les informations sont souvent erronées.

Honychurch nous apprend que Breton est arrivé à la Dominique en 1642, envoyé par le Père du Tertre. Avec le Frère Charles de Saint Raymond, il débarqua au Carbet du Chef Ukale qui se trouvait à la place de l'actuelle ville de Roseau. Ensuite, il rencontre le Chef de Uyhao, aujourd'hui Portsmouth et le Chef Kalamiena d'Itassie (Vieille Case).

Les débuts furent difficiles pour Breton et le Chef Kalamiena lui conseilla de regagner la Guadeloupe. Il revint en 1650 et s'installa à Kolihaio.

Autre anecdote : quand Labat arriva en 1700 à la Dominique, il rencontra le mère d'Indian Warner, appelée par les Caraïbes : Madame Ouvernarde (Warner).

Tous ces chroniqueurs appellent les Caraïbes les "Sauvages", ils se répètent souvent, se complètent parfois mais se contredisent aussi.

Concernant leur nom, c'est le Père Breton qui nous le donne " Kallinago " selon le langage des hommes et " Kallipoman " selon le langage des femmes, ils arrivent de Terre Ferme mais ne peuvent pas dire d'où exactement¹⁹. Leur caractère est décrit par plusieurs chroniqueurs. L'Anonyme de Carpentras

¹⁹ Annales de Antilles. Bulletin de la Société d'histoire de la Martinique 1963 n° 11, Archives départementales Fort de France, p. 106

insiste particulièrement sur leur bonté et leur hospitalité. " Le soin de ces bonnes gens était tel qu'ils se levaient trois ou quatre fois la nuit pour tâter le ventre de leur hôte, pour juger s'il était encore petit, et s'il l'était encore, ils le réveillaient promptement pour le faire manger "20, ou encore, ils suppliaient leurs hôtes de ne pas partir et préparaient leur retour en accumulant tabac, lits de coton, perroquets....

Pelleprat trouve qu'ils sont bons à l'égard de leurs enfants, " ils leur font obéir par douceur et par amour plutôt que par crainte " et Bouton, qu'ils " les aimaient tendrement " 21.

Coppier contredit et pense que leurs discours sont moins agréables que les croassements d'un corbeau et " leurs actions pleines de malice et d'infamie, n'ont pour guide que la brutalité " 22, que penser alors quand Labat ajoute " leur conversation, quand ils en ont, est fort modeste et fort paisible : il n'y en a qu'un qui parle : tous les autres l'écoutent avec une grande attention du moins en apparence ", " jamais je ne les ai vus se disputer ni se quereller "23. Mais ils répètent tous d'une manière ou d'une autre comme Bouton que " ...Quereller un Sauvage est autant que de le frapper et le frapper autant que de le tuer "24, et qu'ils ont l'air mélancolique. " Regarder de travers un Caraïbe, c'est le battre et le battre c'est le tuer ou s'imposer à en être tué "25. (Labat)

Ils vivent nus, tous sont frappés par leur beauté physique, il n'y a pas d'infirmités comme en Europe, seul Labat nous parle des dents qui sont " belles et blanches et bien rangées " et si leur front est plat, c'est que la mère l'aplatit dès la naissance du bébé en posant dessus une planche qu'elle appuie fortement sous son coude. Les hommes se coupent les poils : la barbe à l'aide d'une plante coupante, ils se frottent de roucou

20 J.P. Moreau. L'anonyme de Carpentras op.cit., p 120.

21 Annales des Antilles, op. cit., p. 25

22 ibid., p. 37

23 J.B. Labat. Voyage aux îles 1693-1705. Editions Phébus, Paris 1993, p. 261

24 Annales des Antilles, op.cit., p. 101

25 op.cit., p. 269

(rouge) et se passent du genipa (noir)²⁶, ce dernier reste neuf jours sur la peau et en fait ils en mettent surtout quand ils partent en guerre. Seul le Père Labat nous apprend que les filles s'enveloppaient dans un pagne quand elles le voyaient et cela se passait chez le Caraïbe La Rose qui était chrétien ainsi que sa femme et ses dix ou douze enfants ; n'oublions pas que le Père Labat est le dernier arrivé et qu'il y a déjà eu une évolution des mœurs.

Comme ornement, les hommes et les femmes portent des caracolis (métal dont la couleur ne ternit jamais, taillé en forme de croissant) au cou, aux narines, à la lèvre inférieure et aux oreilles ; le Père Labat ajoute qu'ils portent aussi des pierres vertes (très efficaces contre l'épilepsie), ou des petits bouts de bâton ou encore des plumes de perroquets. Les femmes portent des morceaux de coton autour des chevilles pour faire ressortir le mollet et le Père Breton ajoute qu'il faut éviter de mouiller ce coton qui risque de rétrécir et faire mal. " Lorsqu'elles s'embarquent dans les pirogues leur marys les portent "²⁷ et Mathias du Puis précise l'âge : " les bottines de coton qu'ils font prendre aux filles de l'âge de sept ans "²⁸.

Les femmes se lèvent tôt, vont prendre un bain, passe du roucou sur leur mari mais " il se barbouille lui-même les parties auxquelles la pudeur n'a pas permis à sa femme de toucher "²⁹, nous dit le Père Labat, elles servent ensuite la cassave, ce sont elles qui s'occupent des jardins qu'elles travaillent avec un bâton pointu. L'Anonyme de Carpentras nous donne la liste des racines : manioc, patate, couchou, cyboulissi, eria, riboulissy, elles travaillent comme des esclaves et ne se plaignent jamais et le Père Labat avoue " je dois rendre cette justice à ces pauvres femmes sauvages, que pendant tout le temps que j'ai été à la Dominique dans différents carbets, je

²⁶ J.B. Dutertre. Histoire Générale des Antilles 1654. Tome II. Kolodziej 1978, Fort-de-France, p. 391

²⁷ Annales des Antilles, op.cit., p. 113

²⁸ ibid., p.90

²⁹ op.cit., p.260

ne les ai jamais vues oisives un seul moment ³⁰, mais si la personne qui a fait le jardin meurt, personne ne touche à ce jardin, nous apprenons cela de l'Anonyme de Carpentras, tout simplement par superstition, par peur, mais un étranger peut récolter et à ce moment-là, ils peuvent en manger. Les femmes font aussi le ouïcou (boisson à base de manioc).

Mathias du Puis ajoute qu'elles peignent leur mari " trois fois par jour ". Jamais un homme ne fait le travail réservé aux femmes, quand elles reviennent du jardin chargées comme des mulets, les maris ne les déchargent pas.

Les hommes se lèvent tôt le matin, vont se baigner à la rivière de préférence, ensuite les femmes viennent les roucouer et leur portent les cassaves, ils sifflent soit avec la bouche ou une flûte (faite d'un os d'ennemi et porté au cou), ils s'installent dans leur hamac, font des paniers, fabriquent des arcs, des flèches, des boutous (massues qui leur servent à abattre leurs ennemis) ou des hamacs très solides.

Le Père Labat déclare " on peut compter qu'un hamac caraïbe durera autant et peut être plus que trois hamacs français ", et si ces hommes dorment de jour et ont souvent été traités de paresseux, c'est parce qu'ils pêchent la nuit aux flambeaux avec un petit filet. Le Père Labat donne les détails de ces pêches de nuit " Dès que le poisson voit la lumière, il s'en approche, il s'élançe.... ". Ils sont bons nageurs, l'un d'entre eux a nagé pendant soixante heures après un naufrage, bons tireurs à l'arc, ils abattent les arbres pour préparer un terrain pour un jardin, mais quand ils reviennent de la chasse, ils lâchent le gibier devant le Carbet et ce sont les femmes qui font le reste, de même quand ils reviennent de la pêche, ils laissent le poisson dans le canot, ce sont les femmes qui vont le chercher.

Ils peuvent avoir " autant de femmes qu'il leur plaist ", nous dit Mathias du Puis.

Breton précise " les cousines germaines issues de soeurs leur sont toutes acquises ; celles qui sont filles de frères sont

³⁰ op.cit., p. 261

considérées comme soeurs " ³¹ et Labat " un homme peut avoir plusieurs soeurs comme femmes qui sont ses cousines germaines ", seul Chevillard dit " mais il est à remarquer, que le père avec sa fille, le frère avec sa soeur, le neveu avec sa tante se marient, ne connaissant aucun degré prohibé parmi eux " ³².

Les hommes doivent servir leurs beaux-pères comme des esclaves, ils peuvent avoir plusieurs femmes " mais tout se passe très bien " ³³ nous dit Pelleprat, et toujours Chevillard contredit " ces femmes ont une haine immortelle entr 'elles,.....la jalousie estant la cause de ce désordre. Ils tuent les femmes infidèles ou soupçonnées d'infidélité, Labat avoue que ce sont souvent les vieilles avec leurs mensonges qui font naître des soupçons chez les maris qui n'hésitent pas à tuer leurs femmes tout de suite " ³⁴ et le Père Breton reconnaît qu'il y a " des femmes qui se prostituent " .

Les Caraïbes ne mangent pas de chair. Tous les chroniqueurs sont d'accord sur ce point; ils se nourrissent de burgots, crabes, soldats, poissons, d'oiseaux. Ils mangent les fruits, légumes et racines de leurs jardins et font une sauce pimentée pour accompagner leurs repas, et, contrairement aux français, ils ne mangent pas de sel, de potage, de lait, fromage, oeufs ou huile. Et pourtant le Père Breton nous apprend qu'il y a beaucoup de cochons à la Dominique mais ils les échangent avec les français contre des hamacs, des haches, couteaux ou toiles pour leurs pirogues.

Leur principale maladie est le pian qu'ils soignent par des plantes, de même que les morsures de serpent. L'Anonyme de Carpentras nous explique comment : " celui donc qui se sent piqué prend au plus tôt qu'il peut du pétun vert et en mange, et puis presse la feuille et fait goutter le suc dans la plaie, laquelle il couvre après de la même feuille, et puis la bande avec une pelure d'arbre... Cela fait, on le fait asseoir sur un

³¹ Annales des Antilles op.cit., p. 115

³² ibid., p. 65

³³ ibid., p. 27

³⁴ ibid., p. 62

siège nommé moulé fort bas, et tout autour de lui on fait un grand feu, et se tient aussi en repos le plus qu'il peut et jusqu'à ce qu'il ait bien sué et même sur le point qu'on le voit s'évanouir. Alors on le retire pour le mettre dans son lit, et on lui rafraîchit sa plaie avec du même suc de petun et de la même feuille appliquée et ainsi il se guérit, et pour apaiser la douleur ils mettent du suc de janippa tout à l'entour "35.

Les Européens ont répété que les Caraïbes étaient des gens sans foi ni loi. S'ils n'étaient pas organisés comme les peuples du " vieux continent ", ils avaient leurs Chefs ou Capitaines : selon Mathias du Puy ils étaient de 3 sortes ³⁶: les premiers étaient des maîtres de canots ou pirogues, les deuxièmes ceux qui avaient des " habitations en propre " et les troisièmes étaient les grands guerriers autrement dit les chefs de guerre, ceux qui vont chercher du renfort dans chaque village pour lancer une attaque contre leurs ennemis parfois dans des îles assez éloignées. Jacques Breton précise " outre la guerre qu'ils ont contre les Français de la Guadeloupe, les Anglais de Sainte-Lucie, Antigue, Montserrat et autres îles occupées sur les Caraïbes, ils la font encore aux Galibis qui sont sauvages de la Terre Ferme "37.

Les Caraïbes n'ont pas de Magistrats mais le Chef est très important, Pelleprat le dit " ils ne reconnaissent que leurs Capitaines, qu'ils respectent "38. Ce Capitaine se fait remarquer à la guerre, par ses grandes actions mais c'est aussi quelqu'un qui subit plusieurs épreuves supplémentaires pour avoir le droit d'être reconnu chef, c'est encore Pelleprat qui nous explique comment " coups de fouet, jeûne pendant un mois à la cassave et à l'eau ", le Chef conduisait la guerre.

³⁵ J.P. Moreau. L'anonyme de Carpentras ; op.cit., p.150

³⁶ Annales des Antilles, op.cit., p. 92

³⁷ ibid., p. 125

³⁸ ibid., p. 24

Lorsque les Caraïbes attaquaient les arawaks, ils utilisaient des " boutous ", ainsi que des arcs et des flèches. Le Père Labat nous a laissé une bonne description de ces armes³⁹.

Le " boutou " était une sorte de massue, longue de plus d'un mètre et d'une dizaine de centimètres d'épaisseur, se rétrécissant à la poignée, taillé dans du bois très dur, elle était très lourde et possédait des bords tranchants si bien qu'il était possible de tuer quelqu'un d'un seul coup. Le Père Labat explique également la méthode utilisée par les Caraïbes pour empoisonner la pointe de leurs flèches : ils pratiquent une fente dans l'écorce d'un mancenillier, enfoncent leurs pointes de flèches dans l'entaille et les y laissent jusqu'à ce qu'elles se recouvrent de sève épaisse et vénéneuse. Une fois les pointes séchées, ils les enveloppent dans des feuilles de " cachibou " ou dans un étui de feuilles de palmier-chou, afin de bien les conserver jusqu'à leur utilisation au cours d'une bataille. Ils pratiquent également deux entailles au couteau, à la base de la pointe, cela afin de rendre difficile l'extraction de la flèche empoisonnée et de la laisser séjourner plus longtemps dans le corps de l'ennemi.

Après avoir dansé plusieurs danses guerrières et bu du ouïcou les Caraïbes sous la direction de leur Chef, attaquent leurs ennemis au petit matin, ils brûlent les carbets en y décochant des flèches dont ils ont au préalable enrobé la pointe dans du coton enflammé. En général, ils tuent leurs adversaires hommes et capturent les femmes. Ils ne laissent jamais leurs morts sur les champs de bataille. Ils les ramènent au village, c'est à ce moment-là que les Européens les tuaient plus facilement⁴⁰.

Quand un Chef meurt, Pelleprat nous raconte que les Caraïbes ne l'enterrent pas en position de fœtus dans une fosse comme les autres, mais ils font brûler le corps et boivent la cendre dans leur ouïcou.

L'Anonyme de Carpentras rectifie : c'est un an après la mort qu'on déterre le corps du Capitaine et qu'on brûle les os, et

³⁹ Voyage aux Isles op.cit., p. 125

⁴⁰ Source : Annales des Antilles, op.cit.p 25

la cendre est soit bue dans leur ouïcou, soit portée dans unealebasse autour du cou.

Tous les chroniqueurs parlent de leurs croyances: Chemin et Maboya pour l'Anonyme de Carpentras ; mais surtout Maboya (pour les autres) qui représente le diable, ils entrent en contact avec lui par les Boyés: ces derniers sont des humains qui leur sont consacrés et qui les consultent en cas de maladie et avant une guerre. Maboya ne vient que la nuit, il est attendu dans un carbet, les femmes lui ont préparé des offrandes de cassaves et ouïcou et il prédit tout ce qui va se passer. Si plusieurs Boyés se retrouvent dans un même carbet, souvent ils se contredisent, entrent en colère et se battent. Les Caraïbes disent que leurs Maboyas les battent , Maurile de St Michel et Jacques Bouton confirment " quelquefois jusqu'à en mourir " .

Les Caraïbes vus par les premiers chroniqueurs sont appelés " Les Sauvages ", "Les Barbares ". Par exemple, quelques titres de chapitres très révélateurs de Dutertre dans Histoire Naturelle des Antilles: " Les Sauvages en général " - " Les origines des Sauvages de nos îles " - " Les guerres des Sauvages " ... Pourtant ce sont des êtres humains, beaux, forts mais ils ont des dieux qui ne sont pas les mêmes que ceux des Européens, ils n'ont pas de gouvernement, de roi, de loi, de magistrats, pas d'argent, ils ne connaissent ni la lecture, ni l'écriture, cela suffit pour qu'ils soient considérés comme des sous-hommes, vivant dans les ténèbres de leur manque de foi catholique, cela permet de les réduire souvent en esclavage ou de les exterminer sans remords, de prendre toutes les îles qu'ils habitaient et même les dernières qui leur étaient réservées. Les Caraïbes sont pourtant habiles et intelligents, ce sont de grands guerriers, de grands navigateurs, de grands cultivateurs qui ont aidé les Européens plusieurs fois à vaincre la famine, ce sont des guérisseurs, ils se soignent seuls à l'aide de leurs plantes, ils sont grands chasseurs et grands pêcheurs, d'autre part ils sont accueillants mais les Européens sont intransigeants, ils occupent les îles et entreprennent le plus grand génocide de tous les temps.

De leur côté, les Caraïbes ne se laissent pas faire, ils résistent pendant deux siècles, et ils ne comprennent pas non plus ces Européens, ils leur reprochent leur avarice, le soin déréglé qu'ils ont d'amasser des biens pour eux et leurs enfants, alors que la terre donne toute la nourriture qu'il faut. Ils s'étonnent que les français aiment tant l'or alors que, eux, trouvent le verre et le cristal plus beaux, ils ne comprennent pas pourquoi les français font de si longs voyages, qui leur donnent tant de soucis et de craintes, qui sont si dangereux " Que n'es-tu content des biens que ton pays te produit ? " (Rocheport)⁴¹.

3) Les Missions

Dans les îles, les missionnaires chargés de convertir et d'éduquer arrivent et s'installent dans les villages caraïbes, ils ont un carbet et rendent visite au Chef dans son carbet, ou alors le Chef vient les voir, ils peuvent aussi changer de village durant leur séjour, mais les premiers missionnaires ont beaucoup de mal à convertir les Caraïbes, ils sont très peu influençables, ils ne copient pas, ils refusent d'être esclaves, ils refusent de porter des vêtements, ils gardent leur religion.

Le Frère Mathias du Puis arrive à la Guadeloupe en 1644, Religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, dans son ouvrage : "Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe Isle de l'Amérique et des Moeurs des Sauvages", dédié à la très illustre et très vertueuse Princesse Marie Léonor de Rohan, très digne abbesse de L'Abbaye Royale de Caen, il nous explique les raisons de l'échec des missionnaires:

" Quand ils entendent parler de la création du monde, de la mort d'un Dieu, de la sainteté de nos sacrements, de la sublimité de nos mystères et de notre religion, ils témoignent tant de satisfaction qu'ils se privent même du repos pour ne pas se priver du plaisir qu'ils ressentent à écouter ceux qui en parlent. Les pères non seulement souffrent qu'on instruisse

⁴¹ de Rocheport. Histoire morale des Antilles, chapitre XI, p. 402

leurs enfants, mais encore ils les envoient à l'école à notre Père. Mais parce qu'ils s'aperçoivent que quelques insolents de leur nation méprisent les cérémonies qu'ils voient faire dans nos églises lorsqu'ils viennent en traite à la Guadeloupe, voilà pourquoi ils ont honte d'apprendre de peur d'être moqués de leurs amis ; ce n'est pas que notre père n'en ait baptisé quelques uns, entre autre une fille âgée de douze ans, laquelle entre autre pratique de dévotion, se confessait avec tant de sentiment, et un si grand repentir de ses petites fautes qu'il était tant évident que Dieu n'est pas accepteur de personnes et que la grâce adoucit les coeurs les plus barbares. De plus, il a baptisé un petit enfant qui était extrêmement malade et qui reçut la santé du corps après avoir reçu la vie de l'âme ⁴².

" Je trouve trois causes qui mettent obstacle à la conversion des sauvages. La première est qu'ils ont été maltraités par les chrétiens, on les a chassés de leurs habitations et de leurs isles, on leur a fait la guerre, on en a tué dans les attaques, on en a blessé d'autres, on leur ôte encore aujourd'hui la liberté, après leur avoir ôté leurs biens ; de sorte que le nom de chrétien leur est un nom d'aversion et de haine, et on n'est pas en assurance parmi eux quand ils se souviennent de leurs pertes et des plaies qui ne sont pas encore bien fermées sur leurs corps, parce qu'ils sont extrêmement vindicatifs.

La seconde vient du côté de nos gouverneurs qui mettent empêchement à une si sainte entreprise, sous prétexte d'une maxime d'état ; ils disent qu'ils seraient contraints à la guerre si la fureur de ces brutaux passait jusque à cette extrémité que de massacrer un père. Qu'ils sont obligés de pourvoir au repos de leur peuple plutôt qu'à la propagation de la foi..... On a fait des ordonnances par lesquelles on nous défendait de sortir des îles sans la permission des Gouverneurs, nous nous sommes moqués de cette injustice, parce que nous servons un plus grand maître qu'ils ne sont ; et quand il s'agit de sa gloire, la charité, qui est prudente, nous anime à nous raidir contre la vanité de leurs efforts.

⁴² Annales des Antilles, op.cit., p. 88

La troisième cause vient de la nécessité que nous souffrons... Nous avons besoin de quelques commodités pour gagner l'amitié de nos barbares par de petits présents, et c'est ce qui nous manque. Nous avons souvent écrit en France à nos supérieurs que nous étions dans de grandes disettes... Nous n'avons pas senti leurs secours. Les Gouverneurs qui sont obligés de nous nourrir par obligation de contrat passé avec sa majesté dans le don qu'elle leur a fait de ces îles, nous ont toujours délaissés, parce que nous n'avons jamais voulu flatter leurs crimes aux dépens de notre conscience...

Dans cet abandon général, nous avons été contraints de recourir au travail de nos mains et d'employer le temps à l'exercice de nos corps, que nous devions employer à celui de notre ministère et nonobstant toutes les peines que nous avons prises, tout le gain que nous avons fait a été seulement pour nous empêcher de mourir de faim. "

Nous remarquons donc qu'il existait alors de grands différends entre les missionnaires et les gouverneurs, ces derniers n'acceptant jamais que les missionnaires partout dénoncent leurs cruautés à l'égard des Indiens; mais des différends d'un tout autre ordre existaient entre les missionnaires eux-mêmes. Mathias du Puis que nous venons de lire a été accusé d'avoir copié les écrits de Breton. Et le Père Dutertre toujours concernant la conversion des Caraïbes ne peut s'empêcher de dénoncer les mensonges du Père Rochefort. Il nous explique le comportement des missionnaires, leur prudence, face à la réticence de certains Caraïbes, ils ne pouvaient administrer certains sacrements, tel le baptême que dans des situations très particulières.

" ... ⁴³maintenant l'unique obstacle ou presque, c'est la mauvaise impression que les sauvages ont de la mauvaise vie des chrétiens, car ils ont vu des hommes venir s'emparer de leurs terres, de celles de leurs voisins, avec des cruautés inouïes, ne cherchant que de l'or. Leur vie était plus barbare que la leur. C'est pourquoi encore de notre temps ils avaient une telle horreur du nom de chrétien, la plus grande injure qu'ils

⁴³ R.P. J.B. Dutertre, op.cit., p. 422

pouvaient faire à un homme, c'était de l'appeler chrétien. Aussi, quelque bonne mine qu'ils puissent faire quand on leur demandait s'ils voulaient être chrétiens et qu'ils répondaient oui, ce n'était que par complaisance, et pour obtenir de nous ce dont ils avaient besoin. En eux, ce seul nom de chrétien leur fait bondir le coeur et grincer les dents. De plus, il faut ajouter ceci : bien que plus des deux tiers des sauvages de la Dominique soient instruits au point de répondre qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes, qu'il a fait le ciel et la terre, qu'il punit d'une éternité de supplices les méchants dans l'enfer, qu'il récompense les bons au paradis, bien qu'ils sachent les prières les plus communes comme les actes des apôtres, l'oraison dominicale, la salutation angélique, et que même ils se servent du signe de la croix, néanmoins, jusqu'à ce qu'ils soient plus pleinement informés du mystère de notre rédemption et qu'ils aient ôté de leur coeur la haine qu'ils portent au saint nom de chrétien, ce serait trop risquer que de leur donner le baptême. C'est pourquoi les religieux se gardent de ne rien précipiter dans une affaire de si grande importance, outre qu'ils savent très bien que la plupart des sauvages recevraient le baptême pour un petit couteau ou pour quelque autre bagatelle et se moqueraient ensuite de ce sacrement pour le moindre refus qu'on leur ferait.

C'est ce qui fait que tous les religieux missionnaires y apportent toutes les circonspections imaginables, et qu'ils prennent de la part des sauvages toutes les assurances et les précautions qu'ils croient nécessaires pour ne pas donner ce saint sacrement en vain, ni l'exposer aux blasphèmes de ces barbares.

Le Père Raymond assure qu'en dix ou douze ans il n'en a baptisé que quatre, et encore c'étaient les gens proches de la mort. Je sais pertinemment que les RR. PP. Jésuites, qui s'y emploient maintenant plus que les autres missionnaires, en usent de la sorte. C'est pourquoi on a raison de s'étonner de la hardiesse et de la témérité avec laquelle le sieur de Rochefort ose taxer les religieux d'avoir fait que ce sacrement n'a pas obtenu la

réputation qu'il devait obtenir, vu qu'ils ont baptisé un peu à la légère. Et d'apporter pour preuve de sa proposition deux insignes erreurs, dont la première est que " Ya Marabouis, fils du Baron, a été baptisé à Paris en grande solennité et à la vue de plusieurs seigneurs qui honorèrent cette action de leur présence " .

" La seconde qu'il fut renvoyé dans son pays, chargé de présents et de beaux habits, mais aussi peu chrétien qu'il était sorti parce qu'il n'avait pas bien " compris le mystère de la religion chrétienne, et qu'il n'avait pas plut tôt mis pied à terre qu'il se moqua de tout ce qu'il avait vu, comme d'une farce, disant que les chrétiens ne se repaissaient que de folies et qu'il se mit avec les autres sauvages et se fit rocouer.

Voilà bien de l'imprudence de la part des religieux si ce que j'avance est vrai, mais voilà bien de l'imprudence et de l'effronterie si ce n'est que perfidie. Je le pardonnerais au sieur de Rochefort s'il n'avait fait paraître son livre qu'en Hollande ou dans des pays éloignés où son conte aurait pu passer pour une vérité. ~~Mais d'avancer hardiment aux yeux du~~ Tout-Paris que " Ya Marabouis fut baptisé à Paris en grande solennité et à la vue de plusieurs seigneurs qui honorèrent cette action de leur présence ", c'est ce qui n'est pas supportable.

Car je lui demanderais volontiers dans quelle église il fut baptisé, qui fut le prélat qui fit la cérémonie, qui lui donna le nom de Louis, quels furent " ces seigneurs qui honorèrent cette action de leur présence ". C'est ainsi qu'est circonstancié ce genre d'événements qui, pour être faits avec éclat, ne peuvent être cachés. Cependant personne à Paris n'a jamais eu aucune connaissance de ce baptême de " Ya Marabouis ", si ce n'est par ce qu'en a dit le sieur de Rochefort, qui sans doute a été surpris pour cette occasion, aussi bien que plusieurs autres faits qu'il nous a rapportés dans son livre.

Car je ne veux pas croire qu'il ait donné cette fable du baptême de Marabouis pour déclamer contre les religieux missionnaires sur l'administration du sacrement de baptême. Avec ce que je vais dire de ce même Marabouis, on verra bien avec quelle prudence et avec quelle retenue ils agissent pour dispenser ces sacrements.

Ce pauvre sauvage était venu en France après avoir échappé au naufrage que fit le vaisseau où se trouvait le Père Coliard qui amenait ce jeune garçon à Paris. Reçu dans le couvent des RR.PP. Jacobins de la rue Neuve Saint-Honoré, où durant près de dix mois on travailla à l'instruire des mystères de notre sainte religion, il y tomba malade ; comme il avait été abandonné des médecins comme désespéré, on crut qu'il fallait lui donner le baptême, c'est pourquoi on lui demanda s'il ne voulait pas le recevoir et mourir chrétien. Ayant répondu oui, on se mettait en devoir de le baptiser, mais il montra qu'il n'était pas si peu instruit que le sieur de Rochefort veut dire et qu'il avait bien compris le mystère de la religion chrétienne, car il montra qu'il savait bien que ce sacrement ne se renouvelait pas, disant qu'il croyait que le Père Coliard l'avait baptisé au cours du naufrage et qu'il lui avait jeté de l'eau sur la tête, mais que cela s'était fait si vite qu'il ne s'en souvenait pas parfaitement, mais pourtant qu'il voulait mourir chrétien. C'est ce qui obligea le feu R.P. Joseph Roussel, religieux d'une probité et d'une prudence notoires dans tout Paris, pour ne pas faire les choses à la légère, à ne le baptiser que sous condition. Voilà simplement comment la chose se passa, en présence de trois ou quatre religieux, dans l'une des chambres du couvent où Marabouis était malade, et à quoi se réduit la " grande solennité " dont parle le sieur de Rochefort, qui n'a pas été mieux informé du retour de ce jeune homme aux îles. En effet il n'est pas vrai " qu'il n'avait pas plus tôt mis pied à terre qu'il se moqua de tout ce qu'il avait vu comme d'une farce, disant que les chrétiens ne se repaissaient que de folies ", bien au contraire j'ai appris des religieux qui le reconduisirent aux îles, qu'étant arrivé à la Martinique, ils l'avaient vu souvent soupirer, pleurer, et regretter l'aveuglement des sauvages, disant qu'ils vivaient

comme des bêtes et qu'il disait souvent pendant la traversée qu'un sauvage qui était mort chez les Capucins était mort bon chrétien et qu'il aurait bien voulu mourir de même.

Il est néanmoins vrai qu'étant arrivé à la Guadeloupe, sa mère fit tant qu'elle l'attira pour venir voir ses parents et prendre un lit de coton qu'elle lui avait fait. Peu de temps après y être arrivé, sa mère et tous les autres sauvages eurent tant de pouvoir sur lui qu'ils lui firent épouser comme par force une de ses cousines germaines ; elle lui appartenait selon la coutume du pays, mais quelque temps après, reconnaissant sa faute, méprisant cette femme, et faisant tout son possible pour revenir parmi les chrétiens, ses propres parents l'empoisonnèrent. Le R.P. Raymond confirme ceci dans son dictionnaire, disant que c'est à tort qu'on l'accuse d'être mort apostat, le sieur de Rochefort a été aussi mal informé du baptême et du retour de Marabouis, que des beaux habits et des présents qu'il ramena de France, puisque le tout ne montait pas à la valeur de cent francs " .

Le Père Labat qui publie son Nouveau Voyage aux Isles un siècle plus tard, nous parle d'un Caraïbe de la Dominique qui a grandi chez un fervent catholique à la Guadeloupe.

" C'était un homme de plus de cinquante ans, je sus qu'il avait été élevé par Monsieur Château Dubois, il avait été baptisé et très bien instruit, il savait lire et écrire. mais il avait quitté la religion chrétienne dès qu'on l'avait ramené à la Dominique qui était son pays, où l'on espérait qu'il aiderait les missionnaires que nous y avions alors, à convertir ses compatriotes. Je ne manquai pas de lui faire des reproches de son apostasie : à quoi il me répondit que s'il fût né de parents chrétiens, ou qu'il eût toujours demeuré avec des français, il aurait continué de vivre en chrétien ; mais qu'étant retourné en son pays, il n'avait pas pu se résoudre à ne pas vivre comme les autres, et à essuyer les injures et les mépris de ses parents. Je lui offris de l'établir à la Martinique, et de lui faire donner de la terre pour lui et pour sa famille ; à peine écouta-t-il mes offres... Tout ce qu'on a fait jusqu'à présent pour les instruire et leur faire embrasser

la religion chrétienne, a été inutile. Notre ordre a entretenu pendant plus de trente ans des missionnaires qui avaient étudié leur langue, qui vivaient avec eux, qui leur avaient enseigné le catéchisme et les prières, et qui négligeaient rien de tout ce qui pouvait les gagner à Dieu, et tout cela sans aucun fruit.

Les Pères Raymond Breton, et Philippe de Beaumont, religieux de notre ordre de la province de Saint-Louis, ont demeuré plus de vingt cinq ans à la Dominique sans avoir pu faire autre chose que de baptiser quelques enfants qui étaient à l'article de la mort, et des malades qu'ils étaient moralement sûrs de voir mourir dans quelques moments. Ce n'est pas qu'ils n'eussent pu en baptiser un grand nombre, mais comme ils connaissaient leur mauvais naturel, leur inconstance et leur indifférence qui leur fait regarder comme des jeux les actions les plus sérieuses, ils ne voulaient point exposer à une profanation certaine le sacrement que plusieurs leur demandaient avec instance, sachant bien qu'ils ne le demandaient qu'en vue des présents que les parrains qu'on leur procurait ne manquaient jamais de leur faire, mais toujours disposés à leur vomissement, et à recevoir de nouveau le baptême, si ce sacrement pouvait se réitérer autant de fois qu'on leur aurait présenté un verre d'eau de vie.

Un homme de qualité et fort riche appelé Monsieur Château Dubois, s'était établi à la Guadeloupe exprès pour travailler à leur conversion, et particulièrement à ceux de la Dominique qui sont nos voisins ; il en entretenait toujours chez lui un bon nombre qu'il instruisait et faisait instruire avec tout le soin et la charité possible, cependant il est mort dans ces pieux exercices sans avoir eu la consolation d'avoir fait un bon chrétien ; car quoiqu'il en ait fait baptiser plusieurs qu'il avait gardés chez lui nombre d'années, qu'il avait parfaitement bien instruits, et sur la foi desquels il semblait qu'on pouvait compter sûrement, ils ne se sont souvenus des obligations de leur baptême et de la qualité de chrétiens, qu'autant de temps qu'ils sont demeurés dans sa maison, et sont

retournés à leur espèce de religion ou plutôt à leur libertinage dès qu'ils ont remis le pied dans leur île " .

Si les missionnaires n'ont pas toujours réussi à les convertir, ils sont néanmoins parvenus à leur inculquer certaines notions telles que, le bien et le mal, le Dieu et le diable, les bons qui vont au ciel et les méchants sous la terre, le Dieu des chrétiens capable de chasser le diable et que s'ils étaient chrétiens, ils ne pourraient en aucun cas craindre Maboya, le pouvoir de la croix de Jésus Christ, le signe de la croix, et ne serait-ce que pour se débarrasser de Maboya sans changer complètement leurs habitudes, à cette époque là, 17ème siècle, début du 18ème siècle, beaucoup d'entre eux portent des croix. Le Père Pelleprat nous donne l'explication suivante⁴⁴:

" J'ajoutai que les chrétiens qui croyaient aussi bien qu'eux qu'il y avait des diables, ne les craignaient pas, parce qu'ils les combattaient et les chassaient avec le signe de la croix, et que s'ils voulaient eux-mêmes s'en servir, le formant sur leurs enfants et sur leurs propres personnes, ou en porter l'image suspendue au cou au lieu de " caracoli ", ils auraient le même pouvoir et se garantiraient de sa tyrannie : ces pauvres gens entendant ce discours en firent paraître une grande joie, répétant avec admiration ces mots dont je m'étais servi " ... La croix de Jésus notre Capitaine, chasse promptement le diable..., et sans lui donner aucun loisir d'attendre ". L'effet de ce catéchisme fut, que petits et grands m'importunèrent pendant plusieurs jours de leur donner des croix pour les porter au cou ; j'entendais à toute heure ces paroles " Père donne moi une croix " et il y en eut quelques-uns qui ne se contentant pas d'une, en portaient trois ou quatre qu'ils avaient ramassés de diverses personnes " .

Nous constatons donc que les caraïbes ne se laissaient pas influencer par les missionnaires. Ils souhaitaient néanmoins craindre moins leur esprit du mal " Maboya " .

Les îles étant de petites superficies : Guadeloupe 1400 km², Martinique 1100 km², Dominique 751 km², St Kitts 168 km², Ste Lucie 618 km², Grenade 311 km², St Vincent 388 km², il fallait

⁴⁴ Annales des Antilles, op.cit., p. 34

s'attendre à ce que le comportement des missionnaires soit différent en terre ferme sur des territoires très vastes, même si le résultat a été pratiquement le même. Ce sont des missionnaires français qui ont fondé la première mission clandestine sur des terres appartenant aux Karinas. Pour comprendre pourquoi les Français ont devancé les espagnols en terre ferme, il est nécessaire de revenir au point de départ. Une fois leur autorité bien implantée dans le centre et l'ouest du Venezuela, les espagnols échouèrent à plusieurs reprises dans la conquête des territoires connus actuellement sous le nom de plaines de Barcelone, Anzoategui, Maturin, Bajo Orinoco, Guayana⁴⁵. Cette région, occupée par les Karinas avait une grande valeur, stratégique, puisqu'en traversant les plaines de Barcelone, on passait facilement à l'Orénoque et en outre parce que la région de Maturin était une porte ouverte pour la communication entre les Caraïbes des îles et ceux de Terre Ferme par le Guarapiche.

Les Espagnols déployèrent au départ jusqu'à la moitié du 17ème siècle, une politique d'expéditions armées qui laissèrent mort et désolation sur leur passage : ils brûlèrent les maisons, pillèrent les conucos qui sont les jardins des Karinas, violèrent, tuèrent. Les caraïbes guerriers et courageux, défendirent leurs territoires, ils n'hésitèrent pas, en 1519, à créer une coalition d'Indiens de Cumana, Aaracapana, Tacaria, Meneri, Unare, Chichiriviche, Cariaco, afin d'affronter les Espagnols. Ces derniers n'étaient plus les seuls à s'intéresser à la région, les Hollandais et les Français s'y trouvaient aussi, et comme les Espagnols avaient délaissé les petites îles qui à leurs yeux n'avaient pas grande importance, les Français en ont profité pour y faire un travail intéressant de colonisation qui devait ensuite leur permettre de prendre place dans la course pour l'Eldorado. Si les Karinas détestaient les Espagnols, ils s'alliaient souvent avec les Français et les Hollandais, ce qui explique que la première mission ait été

⁴⁵Eléments d'histoire : Filadolfo Morales Mendez. Los hombres del Onoto y la Macana. Fondo Editorial Tropykos. Caracas 1990

créée par les Français. Il est important ici de rapporter quelques dates :

- 1625 : Les Français commencent à contrôler plusieurs îles des Petites Antilles qui échappent au contrôle des Espagnols. Appuyés par le Cardinal de Richelieu, d'Esnambuc et du Rosney fondent la Compagnie des îles d'Amérique, ils ont entendu parler de Walter Raleigh et veulent aussi se lancer dans la conquête de la Guayana.
- 1635 : Occupation de la Guadeloupe par les Français.
- 1642 : Les Français suivant leur guides caraïbes insulaires, débarquent des colons sur la côte caraïbe de Cayenne sous le commandement de Bretigny.
- 1645 : La Compagnie des îles vend son domaine insulaire à deux riches : Duparquet achète la Martinique, Houël la Guadeloupe.
- 1650 : Duparquet souhaite acheter l'île de Grenade, ce qui entraîne un massacre d'Indiens, et il souhaite acheter Ste Lucie pour attaquer ensuite la Terre Ferme, envahir la Guayana et chasser les Espagnols.

Les Français commencent donc à s'imposer et la première mission chez les Karinas sera fondée en 1651 par des Jésuites français, tel que Merland suivi de Pelleprat en 1653. La mission se trouvait à Macau sur les rives de Guarapiche. Entre 1662 et 1664, les Capucins Aragonais de Cumana fondèrent les missions caraïbes éphémères de Macuare (El Pilar) et Ocapra (San Juan Bautista), mais les moines et les soldats furent chassés de la région par la rébellion caraïbe.

Dès 1669, les Indigènes d'Aragua de Maturin s'allient pour chasser les religieux et les soldats espagnols. Ceux qui étaient chargés de convertir les indigènes à la religion

chrétienne, étaient : les Jésuites, les Observantins et les Capucins (Aragon et Catalan). Aux yeux des missionnaires et des Espagnols, les Karinas apparaissaient comme un peuple sans résidence fixe, sans organisation économique, politique ou religieuse. C'est alors qu'ils adoptèrent une technique toute particulière en Terre Ferme. Comme ils pensaient que la meilleure façon de vivre était l'européenne, dans des villages ou des villes, ils obligèrent les indigènes à vivre en villages, organisés par les missionnaires, ce qui permettait non seulement d'assurer aux Espagnols un passage libre entre Cumana et Caracas, d'exploiter les plaines mais encore de contrôler l'entrée des autres européens par l'Orénoque et surtout de sortir les indigènes de leur territoire.

Décidés à exécuter leurs plans, les religieux obtinrent l'appui de la couronne espagnole pour fonder des villages de mission avec escorte militaire, ce qui fait dire que la première étape de colonisation espagnole dans ces territoires fut une conquête militaire et religieuse. Au moyen de cette alliance, conquistadores et missionnaires voulaient contrôler le commerce des indigènes et fermer les voies fluviales utilisées par eux.

Pour gagner l'amitié des indigènes, ils arrivaient dans les villages chargés de cadeaux que les Karinas appréciaient, c'est-à-dire des aiguilles, des miroirs, des couteaux, des haches, des hameçons. Enfin comme ils avaient remarqué qu'il était difficile de convertir les adultes, ils décidèrent d'attirer plutôt les enfants pour les pousser à abandonner les coutumes de leurs parents. Ils comblaient de cadeaux les chefs, les mettaient en valeur, leur accordaient un traitement préférentiel (ce qui ne devait pas durer) et s'imposaient ainsi dans la communauté, exigeaient des heures de travail, de prières, n'hésitaient pas à abuser de leur autorité.

Toujours avec les missionnaires, dans la deuxième moitié du 18ème siècle, les Espagnols élaborèrent une stratégie basée sur quatre points :

- fortifier les villages de mission
- stimuler le métissage espagnols/indigènes
- construire des villages d'Espagnols et de Métis autour des villages de mission
- affaiblir l'organisation politique traditionnelle indigène.

Si cette stratégie se met en place, c'est parce que les Karinas continuent à repousser la présence des missionnaires dans les plaines des actuels état d'Anzoategui et de Monagas et qu'ils maintiennent leurs positions sur l'Orénoque et dans la Guayana. Les Espagnols et les missionnaires favorisent leurs mariages mixtes parce qu'il était plus facile d'intégrer les métis dans la société coloniale. Les villages espagnols/métis autour des villages de mission empêchaient la fuite des indigènes et la destruction des villages, ce qui favorisaient en fait l'expropriation des indigènes de leur terre.

Autre fait marquant de cette période, les missionnaires avaient remarqué l'importance des chefs, ils commencèrent donc par manipuler leurs élections, et dans les villages de mission on supprima tout simplement le dopoto, c'est-à-dire le chef traditionnel pour le remplacer par un gouverneur mis en place par les missionnaires et appelé " Eenarooro "; au lieu de la massue traditionnelle qui était le symbole de leur autorité, ils recevaient un bâton de commandement avec pommeau en argent et une place leur était réservée à l'église, d'autre part ils devaient obliger les membres de la communauté à payer les impôts.

Les Karinas, devant la fortification progressive de l'Orénoque et de quelques affluents principaux, utilisèrent des voies secondaires pour continuer leurs échanges commerciaux, ils augmentèrent leur alliance avec les Hollandais pour avoir des armes à feu et avoir une sortie sûre des produits commerciaux recherchés par les européens, ils se virent néanmoins obligés de se retirer en direction du sud, alors que quelques groupes demeuraient sur leurs territoires traditionnels même envahis

par les Espagnols, ces derniers occupant les terres les plus fertiles, laissant le reste aux indigènes.

Cette situation devait durer jusqu'à environ 1810 quand commença alors le processus d'indépendance du Venezuela qui entraîna la rupture avec l'ordre colonial établi : les tableaux qui suivent nous montrent bien le travail des missionnaires, et la réaction des caraïbes. En 1773, le bilan est le suivant : les Karinas ont une attitude négative face à la politique des missionnaires. Ils continuent à vivre de chasse, pêche, cueillette en refusant l'élevage et l'agriculture imposée. Ils parlent leur langue et réclament la reconnaissance de leurs terres aux autorités espagnoles, et gardent l'autorité de leur chef.

Mission des Capucins Aragonais de 1662 à 1718

Années	Villages de Mission	Réaction des Caraïbes
1662	- Ntra. Sra. de el Pilar - S. Juan B. de Ocapra	
1664	S. Francisco de Areocuar	Se révoltent contre les autorités espagnoles et contre les missionnaires après la mort de leur chef.
1666	S. Juan Bautista	
1674		Détruisent les missions de S. Juan Bautista, Ntra. Sra. de el Pilar et S. Francisco
1680		Brûlent le village de S. Juan de Areo
1717	S. Miguel Arcangel de Caripe	
1718		Détruisent les missions de S. Miguel Arcangel de Caripe et de Felix de la Penitencia

Mission des Observantins de 1722 à 1736

Années	Villages de mission	Réaction des Caraïbes
1722	Panapotar	
1724	S. Joaquin de Pariri	A la mort de leur chef Guararima, son peuple abandonne la mission de S. Joaquin et s'installe dans la mesa de Guanipa
1727		Les Caraïbes des îles et ceux de terre ferme se confédèrent pour détruire la mission de Piritu sans succès.
1730		Ils tuent l'évêque Labrid installé à Aquire.
1731		Ils brûlent le village de Panapotar
1734	Sta. Barbara	
1735	Sta. Ana de Anaco	

Mission des Jésuites de 1675 à 1693

Années	Villages de Mission	Réaction des Caraïbes
1675	Ntra. Sra. de Tabaje	
1683	Paruba, Catarubén et Cussia	
1684		Tuent des missionnaires de Paruba, Catarubén et Cussia et font fuir ceux de Tabaje
1692	Carichana	
1693		Tuent le missionnaire Loverzo et le chef Tiburcio et sa fille qui se trouvaient à Carichana

Chefs Caraïbes 1693 - 1731

GIRABERA	Le 12 février 1693, attaque les missions jésuites. A Carichana, il tue le missionnaire Loverzo, le capitaine Tiburcio Medina et sa fille.
GUARARIMA	Chef Caraïbe qui accepte l'invitation des Observantins et va vivre dans le village de San Joaquin de Pariri fondé en 1724, il reçoit le baptême et meurt ensuite.
HERRERO	Chef Caraïbe de Caripe de Areocuar. En 1718, Francisco Blanco veut repeupler le village de San Francisco et fait prisonnier plusieurs caraïbes du village de Herrero, ce dernier attaque la propriété de Blanco "El Hato de Aragua", tue onze personnes et détruit ensuite la mission de San Felix de la Penitencia et San Miguel. Persécuté par le Gouverneur Carreno, il se retire dans les montagnes de la rivière Tigre. Il est arrêté en 1719 et conduit au château d'Araya où il promet de s'intégrer à un village.
MATURIN	Chef Caraïbe d'un village situé sur les bords du fleuve Awana, a probablement participé avec Herrero à l'attaque contre Blanco. Après une courageuse résistance face aux soldats du Gouverneur de Cumana, Don José Carreno, il meurt fusillé.
TAVERSA	Chef Caraïbe du village de Mucuras, qui accepte l'invitation des Observantins de venir vivre avec son peuple dans la mission de San Lorenzo. De là il passe à Panapotar
TUAPOCAN	Chef Caraïbe d'un village situé sur les bords du fleuve Awana. Il participe à la rébellion de Herrero. Après avoir subi une défaite devant les troupes de Carreno, il meurt attaché à un pieu.
YACABAI	Chef Caraïbe d'un village situé sur les bords du fleuve Tigre où il se retire juste après la mort de l'évêque Labrid, il meurt à San Joaquin de Pariri, baptisé par les Observantins

**Missions des Jésuites, Capucins Aragonais, Capucins Catalans et
Observantins 1732 - 1793**

Années	Villages de Mission	Missionnaires	Réactions des Caraïbes
1732	-Uyape -S. José de Los Mapoyo -Ntra. Sra de los Angeles (Pararuma) -Sta. Teresa (Tabaje)	Jésuites	
1733			Détruisent le village de Uyape. Le 31 mars, Taricura avec ses guerriers brûlent le village de Ntra. Sra. de los Angeles.
1734	Villa de Aragua Santa Barbara	Observantins	
1735	-Ntra. Sra. de los Remedios -Sta. Ana de Anaco	Observantins	
1736			Le frère du Chef défunt Yacabai, enlève de San Joaquin de Pariri, les 140 familles qui s'y trouvaient.
1737			Ils attaquent la mission de Ntra.Sra. de Pararuma mais sont chassés.
1741	Cabruta	Jésuites	Poussent les Abaricotos, Otamacos, Mapoyos et Piaroas à abandonner les villages de mission
1742	Chamariapa	Observantins	

**Missions des Jésuites, Capucins Aragonais, Capucins Catalans et
Observantins 1732 - 1793**

Années	Villages de Mission	Missionnaires	Réactions des Caraïbes
1744	Pariaguan Villa del Pao	Observantins	
1745			Ils attaquent trois fois la mission de Pariaguan mais reculent devant l'aide accordée aux missionnaires par leurs voisins de la villa de Aragua.
1745	Quiamare	Observantins	
1747	Miamo	Capucins Catalans	
1749	Cachipo	Observantins	Détruisent et abandonnent le village de Quiamare. Un groupe de familles abandonnent le village de Sta. Ana. de Anaco et rejoignent la mesa de Guanipa, un autre groupe de 60 personnes quittent le même village accompagnées du Chef Caraïbe Mayor Castante.
1750			Détruisent la mission de Miamo
1751	Reconstruction de Miamo	Capucins Catalans	
1752	Reconstruction de Quiamare	Observantins	
1752	Moitaco	Observantins	
1754	Turapa		Abaruana Chef de Turapa, blesse pendant une fête le Chef de Guazaiparo : Maradupane et s'enfuit avec son peuple vers le fleuve Caroni pour échapper à sa vengeance.
	Mucuras	Observantins	
	Atapirire	Observantins	

	Tipirin	Capucins Aragonais	
	Morocuri	Capucins Catalans	

**Missions des Jésuites, Capucins Aragonais, Capucins Catalans et
Observantins 1732 - 1793 (suite)**

1755	Sta. Clara de Aribi	Observantins	
1756	-Platanal -El cari	Observantins Observantins	
1757	Guasipati	Capucins Catalans	Le 8 mai 1757, ils quittent Moitaco pour le Paragua.
1759	Ciudad real	Capucins Catalans	
1760	Corona	Capucins Catalans	
1762	Tabaro Upata	Observantins	
1763	Tipirin	Capucins Aragonais	
	Guaicupa Guayupa	Observantins	
	Caravasi	Capucins Catalans	
1767	Cumamo	Capucins Aragonais	
	S. Carlos	Observantins	
	del Caura	Capucins Catalans	
1769	Tapaquire	Observantins	
	Panapana	Capucins Catalans	
1770	Guaracaro	Observantins	
	Tupuquen Fort de Barcelone	Capucins Catalans	
1771	Fort de St Luis Villa Borbon Villa Carolina		

Chefs Caraïbes 1732 - 1760

ABARUANA	Chef du village de Turapa qui accepte que les Observantins créent sur son territoire le village de Sta. Clara de Turapa. Après avoir blessé Maradupane, Chef du village caraïbe de Guazaiparo, il s'enfuit avec son peuple vers le Caroni. En 1757, il revient avec les Observantins sous l'influence de D. José de Iturriaga.
AMANA	Chef Caraïbe qui après avoir habité à S. Joaquin de Pariri, s'enfuit vers l'Orénoque et s'établit avec son peuple composé de 30 familles sur la bande sud du grand fleuve à Atapirire. En 1754, les Observantins arrivent à le convaincre de vivre en village de mission et fondent alors la Asuncion de Atapirire.
ARIMANACA	Chef Caraïbe du village de Tapaquire, à l'âge de 60 ans environ, il rencontre les Observantins.
CAIPUANA	Chef Caraïbe du village de Mucuras, comme son père. Il reçoit le bâton de commandement du village de S. Jean-Baptiste de Mucuras crée en 1754.
CAIRUMACA	Père de Caipuana. En 1754, il promet aux Observantins de vivre en village de mission et d'y attirer son ami Aburuana, mais il meurt avant de pouvoir exécuter son projet.
CHAMA	Chef Caraïbe du village de Curiaraparú qui accepte l'invitation des Observantins et va vivre avec eux probablement en 1724 à Panapotar où il est baptisé José Bolivar. Déçu il part à Sta. Barbara de Currucay d'où il s'en va. Il a accepté enfin de s'installer dans le village de S. Francisco Solano de Platanal.
MAYARUCARE	Chef Caraïbe de l'Orénoque successeur de Taricura qui à la fin de 1735 détruit avec ses guerriers les missions de S. Miguel Arcangel del Vicha da, S. José de los Otomacos y S. Ignacio de Guamos, toutes missions de Jésuites, et le village de Mamo des Observantins où il tue le missionnaire responsable. Il meurt dans les torrents des Atures face aux soldats du Chef Sanabria.

En Guyane Française dès 1630-1640, les Capucins essayèrent d'évangéliser les Galibis⁴⁶, mais les échecs des tentatives de colonisation entraînèrent les échecs des tentatives d'évangélisation, ce n'est qu'à partir de la fondation de la colonie de Cayenne en 1664 avec Lefèbvre de la Barre, que les Jésuites tels le Père de Creully et le Père de la Mousse, essayèrent de travailler avec les Galibis. Ces efforts ne donnèrent pas les résultats espérés. C'est alors que les missionnaires pensèrent qu'il fallait concentrer leurs efforts sur un petit nombre d'Indiens qui seraient volontaires ; le même principe était utilisé au Venezuela : celui des " réductions " à visée assimilationniste et qui poussaient les Galibis à abandonner leurs traditions culturelles. En 1710 fut créée la mission de Kourou avec le Père Lombard. Cette concentration favorisait la propagation des maladies ; si les Jésuites cherchèrent à préserver l'habitat des Indiens, ils n'hésitèrent pas à créer de nouveaux chefs, tournés vers la religion catholique.

Le Père Ramette écrivait en 1711 : " s'il estoit possible de réunir les Indiens en bourgade, les missionnaires travailleroient auprès d'eux bien plus convenablement mais ces peuples comme tous les autres, aiment l'endroit où ils sont nés et où ont été leurs parents ; d'ailleurs ils ont cela de particulier qu'étant des sauvages ils ne sont jamais plus contents que quand ils sont en petit nombre. Il n'est pas croyable combien ils ont de peine à déloger et la raison qu'ils ont de n'être pas en grand nombre dans un même endroit est fort plausible, car tous les carbets ne composant proprement chacun qu'une famille sous un chef dont tous les membres sont proches parents, ils ne veulent pas se confondre avec ceux d'une famille étrangère pour éviter la division et la discorde qui se met parmi eux aussi bien que parmi les autres nations quand ils sont nombreux ; ajouté à cela que, s'ils étaient 250 indiens réunis dans un même carbet, il faudrait 200 abattis ou plantages de vivres, chacun suffisant pour entretenir un ménage de cassave et de boisson pendant toute une année, et , étant par conséquent fort grand, ainsi il faudrait une étendue prodigieuse de terrain qui fut bon et à portée du carbet, ce qui est fort rare dans ce pays qui est tout entrecoupé de savanes et de fond noyés, et même quoique les carbets soient peu nombreux, nous voyons que les femmes sont obligées d'aller chercher leurs vivres presque tous les jours à deux ou trois lieues dans les bois. Cependant nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour réunir les indiens parce que nous connoissons parfaitement l'importance de cette réunion et pour les y obliger, nous leur proposerons plusieurs avantages qui leur

⁴⁶ Eléments d'histoire : Source : Jean-Marcel Hurault. Français et Indiens en Guyane, op.cit., p. 55

reviendroient de cette société. Nous n'en baptiserons aucun qui ne soit à portée de venir entendre la messe le dimanche et nous tacherons de leur assigner un espace de terre suffisant pour quatre ans, dont ils puissent planter une partie chaque année, laissant reposer les autres pendant trois ans sans qu'il soit besoin de faire chaque année de nouveaux abbatiss et d'abandonner les anciens ". Ceux qui vivaient à Kourou n'avaient rien changé à leur habitat et à leur art de vivre. " Au milieu était le carbet de ces Indiens. On appelle ainsi une espèce de grande halle couverte de feuilles qui tombent jusqu'à terre et ferment exactement les deux côtés, et un des pignons. L'autre qui est ordinairement sous le vent, reste ouvert dans toute sa largeur du haut en bas. C'est là que les Indiens se rassemblent et passent la plus grande partie de la journée, les hommes à fumer, à travailler ou à converser ensemble, ce qu'on appelle carbetter, les femmes à filer, ou à faire les autres petits ouvrages dont elles s'occupent. C'est là aussi que les Indiens reçoivent les étrangers qui viennent les visiter " .

Malgré les efforts des Jésuites jusqu'à 1764, les Galibis revenaient systématiquement à leur mode de vie dès qu'ils avaient quitté la mission pour une raison ou une autre, le Galibi aime sa liberté et ne respecte pas la parole donnée.

Le Père Fauque écrivait en 1738 : " Il ne faut pas croire que tout soit fait alors et qu'on puisse les abandonner pour quelque temps. Il y aurait trop à craindre qu'ils ne retournassent bientôt à leur première infidélité : c'est la principale différence qu'il y a entre les missionnaires de ces contrées et ceux qui travaillent auprès des peuples civilisés. On peut compter sur la solidité de ceux-ci et s'en séparer pour un temps, au moyen de quoi on entretient la piété dans des provinces entières. Au lieu qu'après avoir rassemblé le troupeau, si nous le perdions de vue, ne fut-ce que pour quelques mois, nous risquerions de profaner le premier de nos sacrements et de voir périr pendant ce temps-là tout le fruit de nos travaux " .

Un siècle plus tard en 1838, le gouverneur Ducamper écrivait à propos des Galibis :

" J'ai témoigné ma surprise de ce qu'aucun de ces hommes n'avait été converti à la foi catholique, ou ramené à son usage, Madame la Supérieure m'a assuré que toutes les tentatives faites avaient été infructueuses. Ils reconnaissent pour tout mobile supérieur un génie malfaisant, et croient à mille prestiges et superstitions qui les portent à se persuader que cette maligne influence est continuellement autour d'eux " .

Les missions n'ont jamais regroupé plus de 300 personnes. Concernant les Galibis, la mission de Kourou et celle de

Sinnamary furent disséminées par les épidémies, elles durèrent de 1758 à 1763, avec en tout 200 Indiens. Hurault nous explique à propos de l'expulsion des Jésuites : " Cette expulsion, décidée en 1763, n'eut effet qu'en 1765. Les mesures préparatoires de liquidation des biens des missions ont donné lieu à de nombreuses correspondances entre le Père Ruel, Supérieur des Jésuites à Cayenne, le Gouverneur et le Ministre, entre 1765 et 1766. Toutes ces correspondances concernent la liquidation des biens des Jésuites et notamment de leurs 860 esclaves, le sort matériel fait aux prêtres expulsés, leurs indemnités, voyage de retour et pensions. Aucune de ces correspondances ne fait allusion au sort des Indiens de Kourou, dont de toute évidence, on se désintéressait " .

Ces missions en " réduction " permettaient d'éloigner les Indiens des Européens, qui leur apprenaient toutes sortes de vices, par exemple, les Indiens de Guyane étaient libres mais les Européens acceptaient qu'ils leur livrent des esclaves, les Hollandais les achetaient cher, ce qui poussait les Indiens à attaquer leurs ennemis pour vendre des esclaves, certains ne leur avaient rien fait, mais le goût de l'argent les poussait à agir comme ils ne l'auraient pas fait auparavant. D'autre part, ce commerce favorisait les tensions entre les tribus. Les Européens et les Noirs ne devaient approcher la mission sauf s'ils souhaitaient effectuer un commerce honnête. D'un autre côté à l'intérieur de la mission, les Indiens travaillaient comme des esclaves, les femmes n'avaient pas une minute de repos, entre les plats, la poterie, les hamacs, la boisson " on ne peut pas les accuser d'oisiveté ; le soin de faire la cassave et la boisson les occupe souvent jour et nuit ; les hommes ne sont pas tout-à-fait si occupés, ils ont besoin qu'on les talonne mais nous leur donnerons de l'occupation et nous allons commencer à leur faire faire à tous des abattis pour planter du coton, sans compter ceux qu'ils font pour leurs vivres " .

Les hommes n'ont pas le droit de quitter la mission, autrement ils se font battre à coups de fouet. A la mission il n'y a pas que des Indiens, il y a aussi des Noirs qui travaillent, ce qui est en contradiction avec le mode de vie des Galibis, qui vivent généralement en petites tribus composées de descendants d'une même famille. Certains n'hésitaient pas à quitter la mission pour émigrer vers le Maroni ou pour se disperser le long du littoral, là ils étaient moins vulnérables en cas d'épidémies.

Les Européens n'aimaient pas que les Indiens soient regroupés dans les missions, ils profitaient beaucoup de leur chasse auparavant et ils avaient besoin d'eux pour le commerce de traite. Les missions devenaient de grands centres commerciaux, les missionnaires s'efforçaient de produire les objets d'échange, certains Indiens préféraient vivre comme par le

passé, loin des missions et y venir pour le catéchisme ou pour les messes du dimanche, ils se trouvaient alors à une dizaine de kilomètres et cette dispersion était plus en rapport avec leur mentalité.

Après l'expulsion des jésuites, les Galibis ont gardé le contact avec la religion catholique, les prêtres allaient les visiter de temps en temps et baptisaient les enfants.

II - CARACTERISTIQUES DES DIFFERENTS TERRITOIRES.

1) Emplacement des territoires avant et après la colonisation :

a) Le territoire caraïbe de la Dominique

Nous avons déjà mentionné le fait qu'à l'origine , les Caraïbes arrivèrent de l'Orénoque, région située aux frontières de la Guyane, du Brésil, et du Venezuela ; les Karinas vivent encore dans cette région de l'Amérique latine⁴⁷.

En remontant d'île en île vers le nord, les guerriers caraïbes découvrirent que la plupart d'entre elles étaient peuplées par les Arawaks ; ces derniers leur opposèrent une forte résistance à Trinidad, mais autrement les Caraïbes n'eurent guère de difficulté à les exterminer ou à les chasser des îles l'une après l'autre, jusqu'à ce que, petit à petit, les survivants de ces premiers indigènes arawaks ne se trouvent que dans les Grandes Antilles. En 1520, les Caraïbes étaient remontés jusqu'à Puerto Rico, mais leur avancée vers le nord fut stoppée à l'arrivée des Espagnols. De même que les Caraïbes, les Arawaks venaient d'Amérique latine. Colomb découvrit les derniers représentants de cette tribu à Trinidad, bien qu'il y en eût encore certains dans la partie nord de l'Amérique du sud et dans les Grandes Antilles (les Taïnos, branche des Arawaks) à l'arrivée des premiers colons européens.

En général, les Caraïbes tuaient leurs adversaires hommes et capturaient les femmes ; ces femmes arawaks travaillaient alors dans les jardins aux côtés des femmes caraïbes. C'est la raison pour laquelle, à leur arrivée, les premiers Européens découvrirent que les indigènes utilisaient deux langues: les femmes parlaient l'arawak et les hommes le caraïbe. Le Père Labat rapporte que généralement les Caraïbes se montraient corrects envers leurs prisonniers, surtout envers les femmes et les enfants.

Dès qu'ils se débarrassaient des Arawaks, les Caraïbes choisissaient l'emplacement de leurs villages selon deux critères principaux :

- *Le premier* étant la proximité de la mer. En effet, leur seul moyen de transport était la pirogue et leur route principale l'océan. Il leur était évidemment essentiel d'y avoir un accès facile ; c'étaient des navigateurs hors pairs

⁴⁷ Simone, Maguy Pezeron. The Carib Indians of Dominica, op.cit., p.21

qui n'hésitaient pas à affronter les dangers de l'océan pour les raisons les plus insignifiantes. Pendant longtemps, ceux de la Guadeloupe et de la Dominique cultivèrent la terre à Marie-Galante, et c'est là que se trouvaient leurs jardins. Les périples de plusieurs centaines kilomètres en mer à bord de leurs pirogues étaient choses courantes. La mer était également source de nourriture, en effet, leur alimentation se composait surtout de poissons, coquillages, crabes et tortues. De plus, c'était par la mer que les guerriers caraïbes des îles partaient se battre.

- Le second étant la proximité d'une source d'eau douce, pour s'y désaltérer et s'y baigner. Dans les îles montagneuses leurs villages se développaient toujours à l'embouchure d'une rivière, tandis que dans les îles calcaires, ils se formaient toujours au bord d'un cours ou d'un plan d'eau douce, à proximité de la mer.

Au centre du village caraïbe typique, se dressait la hutte principale : le " taburi " ou " carbet " fait de bois et de roseaux tressés ; la construction avait plus ou moins la forme ovale et il y faisait sombre car elle ne comportait qu'une petite ouverture à chaque extrémité. Les hommes y mangeaient et y dormaient. On pouvait suspendre 100 à 150 hamacs aux piliers principaux de soutien. Le carbet donnait sur une cour en terre battue où les enfants jouaient pendant la journée et où les hommes bavardaient dans la soirée. Autour du carbet se trouvaient les " mouinas ", petites huttes pour les femmes et les enfants, faites des mêmes matériaux que la hutte principale. Derrière ces abris, les Caraïbes cultivaient des plantes comme le coton, et des herbes médicinales.

A l'intérieur des huttes, on trouvait les éléments essentiels à la vie quotidienne :

- le hamac, leur seul lit
- le " matapi ", long cylindre en vannerie serrée, utilisé pour presser le manioc ou les mets de cassave
- l' " hébichette ", tamis en vannerie
- les " matatous ", épais paniers en osier utilisés comme récipients pour l'eau
- d'autres paniers, posés sur quatre piquets servant de récipients pour les aliments
- des tabourets, des outils, des armes, et des " caracolis ".

Avant la colonisation, les villages caraïbes de la Dominique ou des autres îles se situaient là où les habitants avaient choisi de s'établir, mais après le début des hostilités avec les Européens, les villages se déplacèrent vers l'est des îles, de ce côté, la côte était moins accessible aux Européens, beaucoup

plus dangereuse, les vagues s'y brisaient en immenses rouleaux d'une grande force. En un sens la férocité de l'océan fournit une bonne protection aux Caraïbes, en effet, ceux-ci, excellents marins, ne montraient pas la moindre hésitation à s'y élancer dans leurs pirogues.

Le Père Labat nous a laissé une description détaillée des méthodes de ces navigateurs intrépides. " Ils faisaient d'abord monter les femmes et les enfants qui s'installaient dans le milieu de l'embarcation. Les hommes prenaient position le long de la pirogue, chacun face à la place qu'il occuperait pour ramer. Ensuite, tandis que les énormes vagues s'écrasaient sur la grève, ils attendaient que le capitaine du canot décide du moment opportun pour s'élancer et qu'il lance son cri de mobilisation générale.

Tous ensemble, les hommes poussaient alors de toutes leurs forces, si bien que la pirogue s'engageait sur la mer ; parfois, il leur fallait nager le long du bord et pousser encore jusqu'au moment de sauter à l'intérieur et prendre leur position de rameur.

Le capitaine se hissait le dernier à bord, face aux vagues gigantesques qui les repoussaient si furieusement en arrière qu'il semblait que la pirogue allait être rejetée sur le rivage, ce qui serait certainement arrivé sans l'habileté exceptionnelle du capitaine qui se tenait tout à l'arrière de la pirogue et barrait avec une grande dextérité.

L'embarcation ne prenait pas les vagues gigantesques de front mais plutôt en diagonale, si bien qu'en grimpant la première face de la vague, la pirogue gîtait presque à la perpendiculaire avant de se redresser sur la crête et de disparaître de l'autre côté ; cette opération se répétait pour la deuxième vague, on voyait d'abord la proue des canots qui attaquaient le mur liquide puis l'arrière quand ils basculaient de l'autre côté ". Le Père Labat conclut que seuls les Caraïbes avaient l'habileté nécessaire pour parvenir à franchir une barre de vagues aussi impressionnantes avant d'atteindre la mer relativement calme à 150 ou 200 brasses du littoral.

Par exemple, à la Dominique, les villages caraïbes se trouvaient sur les deux côtes. Au milieu du XVII^{ème} siècle, le chef caraïbe Hallelena vivait à Captain Baron (qui est à présent Vieille Case) sur la côte est ; le Père Breton vécut également dans ce village, au milieu des Indiens. Ce religieux séjourna 25 ans en Dominique à partir de 1635 ; il parlait la langue caraïbe et rédigea un dictionnaire caraïbe-français que l'on peut encore voir à l'évêché de Roseau, ce dictionnaire donne de nombreux détails sur les Caraïbes, il contient également une grammaire et un catéchisme. Sur le même côté, à l'anse du Mai, vivait Indian Warner qui s'y était établi à son arrivée de St Kitts. Comme nous l'avons vu plus haut, il alla ensuite s'établir sur l'autre côté où il fut assassiné à Massacre. Sur la côte ouest, dans la région de l'actuelle ville

de Portsmouth, se trouvait également un autre chef caraïbe, Henri Comte ; après sa mort, sa famille alla s'installer à Kilihao (maintenant Colihaut), sur la même côte.
Le Chef caraïbe de Roseau de cette époque s'appelait Ukale.

Nous avons déjà noté plus haut qu'avec l'arrivée de la colonisation, les Caraïbes cherchèrent une plus grande sécurité en s'établissant sur la côte est. A l'époque de la prise de possession de l'île par les Britanniques, les Français avaient garanti aux Caraïbes que toute la moitié nord leur serait attribuée, mais la couronne britannique confia à John Byres la mission de cadastrer l'île et celui-ci, après avoir établi une carte, divisa le pays en parcelles de 25 à 30 ha, qui furent alors vendues en Angleterre. Nous répétons que sur la carte de Byres, établie en 1764, une parcelle d'une superficie inférieure à 30 ha, sur la commune de Salybia, fut attribuée à la nation caraïbe entière. Mais beaucoup de Caraïbes refusèrent de s'installer dans la région qu'on leur avait réservée et préférèrent rester dans les villages qu'ils occupaient ; ils n'étaient pas assez nombreux pour organiser une attaque sur la totalité de l'île, mais n'avaient pas perdu leur tempérament guerrier et ils résistèrent sans relâche à tous les efforts des Britanniques pour cultiver les terres de l'intérieur du pays. Les Caraïbes parvinrent à empêcher l'implantation de nouveaux venus dans toute la moitié nord de l'île qu'on leur avait promise, montagneuse et recouverte de forêts. Les Caraïbes eurent la chance d'avoir comme administrateur de la Dominique Hesketh Bell qui s'intéressait à l'ethnologie, et qui demanda l'élargissement de la réserve.

En 1903, le gouvernement britannique créa officiellement la Réserve dont il fit passer la superficie des 30 hectares du début à 1850 hectares, mais encore une fois, certains Caraïbes préférèrent rester là où ils avaient élu domicile, à Marigot, Wesley ou Vieille Case. Une notification, signée de l'Administrateur H. Hesketh Bell, et publiée dans la Gazette officielle du samedi 4 juillet 1903, définit les frontières du territoire caraïbe comme suit :

" Attendu qu'il est considéré comme opportun, au cours de la présente administration, de délimiter la réserve caraïbe et de déterminer les frontières de ce territoire inclus dans la paroisse de St David, notification est ici faite, avec l'approbation du secrétaire d'état aux Colonies, que le gouvernement de la Dominique est désireux d'attribuer aux Caraïbes pour leur seul usage, toute la portion des terres situées sur la paroisse de St David et délimitée comme suit :

- au nord par la Big River, par la parcelle 63 et par la Ballata Ravine ;
- à l'est par la mer ;

- au sud par la Raymond River et les terres de la Couronne ;
- à l'ouest par la Pagoua River, le domaine Concord et les parcelles 61 et 63.

Toutes ces terres devenant un seul et même territoire sont représentées ou délimitées sur un plan ou diagramme établi par Arthur Percival Skeat, Expert Géomètre, et enregistré au service du Cadastre de la présente Administration, où il pourra être consulté aux heures d'ouverture de bureau " .

Le Chef actuel des caraïbes de la Dominique, Hilary Frederick s'indigne : " c'est le gouvernement britannique qui a pris ces décisions seul ; les Caraïbes n'ont pris part à aucune modalité, ils étaient peut-être trop illettrés et pourtant ces terres leur appartenaient, ils les contrôlaient plus de deux siècles avant que les anglais n'y mettent les pieds " .

En partant de Roseau on peut atteindre la réserve caraïbe en passant par Castle Bruce, au sud, ou en contournant le territoire par l'ouest et en l'abordant par Atkinson Village, au nord. Il y a quelques années, le visiteur qui se retrouverait à l'intérieur des limites du territoire ne s'en rendrait compte que s'il lui arrivait de croiser des Indiens aux traits caraïbes marqués , étant donné qu'ils ne ressemblent pas au gros de la population dominicaine ; autrement il n'y avait pas de repère, aucun panneau ni barrière ne marquaient le passage, la route traversait la réserve exactement comme elle passait dans les villages ordinaires de l'île et aujourd'hui, même les maisons sont identiques à celles que l'on trouve dans le reste de l'île, ce n'est que récemment qu'un panneau annonce l'entrée et la sortie de la réserve. En 1983, il ne restait qu'une mouina près de la route de St Cyr. La route qui traverse le territoire est bien entretenue, elle a été construite en 1964 et les deux voies qui y conduisent, de Roseau, et qui étaient en très mauvais état, on été refaites avec le concours financier des USA en 1986. En plus de la route principale, de nombreux chemins sillonnent la Réserve. Les indigènes les empruntent souvent comme raccourcis. En 1988, 1989 et 1990, l'Etat a construit quelques routes secondaires pour aider les cultivateurs.

Le paysage ordinaire du territoire se compose de mornes au sol argileux couverts d'une abondante végétation verdoyante ; il y pousse des milliers de cocotiers et de bananiers.

L'eau est omniprésente, avec les quatre rivières et leurs innombrables ruisseaux, les sources et les cascades. Sur la côte est, le taux de pluviométrie va de 2500 mm à plus de 5000 (comparé aux 1900 mm de la côte ouest). Lorsqu'il pleut fortement les mornes deviennent très boueux et glissants comme des patinoires. Le littoral, très accidenté, comporte des

rochers qui émergent de l'eau à proximité de la côté et la mer s'y déchaîne en énormes vagues. Les Caraïbes peuvent se baigner dans la baie de Salybia où la mer est moins rude. La forêt occupe une grande partie du territoire. Il y pousse des laoumans et lataniers dont les indigènes utilisent les tiges et les feuilles pour fabriquer des objets d'artisanat ; elle produit également tout le bois nécessaire à la construction des cases, et les gommiers pour les pirogues. En règle générale, il se dégage du territoire une atmosphère calme et paisible. Les seuls véhicules qu'il compte sont les douze camionnettes et les six bus qui partent pour Roseau au petit matin et rentrent aux environs de quinze heures. Le trajet coûte maintenant 18 dollars aller-retour. On n'y entend pratiquement pas de bruit étant donné que les Caraïbes se querellent rarement et ne crient jamais. Jusqu'en 1987, il n'y avait pas d'électricité, les gens utilisaient des lampes à pétrole ou des bougies ; seuls dix habitants possédaient leur propre générateur.

Il n'y a toujours pas l'eau courante, les gens lavent leur linge et se baignent à la rivière.

Le téléphone a fait son apparition dans le territoire en 1983, à l'heure actuelle environ 40 foyers en sont dotés et l'on compte deux cabines téléphoniques.

b) Les Territoires des Caraïbes de Terre Ferme

A l'époque de la conquête, le domaine caraïbe au Venezuela était vaste et comprenait deux régions principales⁴⁸ :

- une région occidentale sur les deux rives du fleuve Orénoque qui s'étendait au nord en passant à travers el Alto Llano et comprenait au sud les forêts entre les fleuves Orénoque, Caura, Caroni et Pargua ;

- une région orientale comprise entre Le Brazo Imataca de l'Orénoque, la Serrania de Imataca, le rio Guyuni et le rio Esequibo.

La région caraïbe occidentale comprenait une grande partie des plaines orientales du Venezuela, dans les états actuels de Monagas et Anzoategui, depuis le bassin du fleuve Guarapiche au nord jusqu'à l'embouchure du fleuve Orénoque.

Au cours de la conquête espagnole, les Caraïbes furent chassés de leurs terres d'une manière toute particulière : la Recopilacion de las Leyes de los Reynos de Las Indias de 1680 qui est en fait un recueil de lois produit par l'Espagne, destinées aux colonies espagnoles, essayait de résoudre les

⁴⁸ Eléments d'histoire : Marc de Civrieux. Los Caribes y la conquista de la Guayana espanola, op.cit., p. 877

problèmes de propriété des terres occupées alors par les Espagnols et par les indigènes et les droits qu'exerçait la Métropole sur elles.

Le mécanisme juridique très utilisé était le " *derecho de amparo* " ou droit de protection. Il permettait le droit de propriété uniquement pour les terres occupées. Il imposait comme condition une occupation minimale de 3 mois et l'obligation de cultiver ces terres ou d'y faire de l'élevage. Mais il y avait aussi les terres en friche " les baldios " qui étaient sous la responsabilité légale d'un " Cabildo ". Ces terres faisaient donc partie du domaine royal, elles étaient considérées comme terre de conquête, butin de guerre, sans propriétaire, or pour les indigènes, ces territoires n'étaient pas inhabités, ils étaient utilisés par eux pour la pêche, la chasse, la cueillette.

Tous ceux qui voulaient officiellement obtenir une part de ces baldios, devaient faire une demande écrite " *composicion* ", prouver qu'ils occupaient ces terres depuis au moins dix ans. C'était le cas des indigènes qui s'y trouvaient, souvent regroupés dans des villages de missions. En théorie la " *recopilacion* " affirme que les indigènes devaient être propriétaires pour les " *composicion* " de terres. Mais en fait, les Cabildos les ignoraient et géraient comme bon leur semblait. La " *composicion* " permettait d'imposer un recensement, de récolter des fonds, de contrôler le mouvement des propriétés dans le nouveau monde.

Dans le cas des Karinas, la situation au milieu du 18ème siècle était la suivante : des zones très habitées par les Espagnols sur des propriétés particulières face à de très grands terrains " les baldios " considérés comme terres en friche, en partie occupées par des indigènes, dans des missions, envahies de plus en plus par les Espagnols, surtout dans les parties les plus fertiles, occupées aussi par des fortins militaires, des villages de créoles et de métis pour encourager l'assimilation, et par des indigènes qui déambulaient, continuaient à chasser et pêcher selon leurs coutumes traditionnelles, un peu perdus, refusant les villages de missions. En outre, les Karinas qui étaient grands navigateurs, recherchaient toujours les fleuves, et leurs voies de communication étaient bloquées. Ils occupaient bon nombre d'entre eux à l'arrivée des Européens : Caura, Morichi, El Puruey, Aro, Caroni, l'Orénoque, et tous ses affluents : Rio Amaná, Areos, Guarapiche, Caris, Tapaquire, Cachipo, Tigre, Aquire, Branco, Cuyuni.

Maintenant les espagnols contrôlaient l'Orénoque et s'étaient installés jusqu'au sud et au sud est du territoire Karina. Ils utilisaient d'autre part amplement la main-d'oeuvre indigène, d'abord sous le système de l'encomienda où les indigènes devaient travailler trois jours par semaine pour leur maître " *l'encomendero* " et les autres jours sur leur jardin personnel

" le conuco " ; le système de l'encomienda fut aboli en 1718 à cause des abus. Mais ces derniers ne cessèrent pas pour autant.

La loi 16 du chapitre XII livre IV de la recopilacion de 1680, prévoyait pour les indigènes l'attribution collective de terre à chaque communauté divisée en terre agricole et terre d'élevage pour lesquelles ils pouvaient demander une " *composicion* " .

Cette portion de terre était définie de la façon suivante : on traçait une ligne d'une lieue (une lieue = 5572m ; une lieue carrée = 3.105,5 ha), depuis le centre d'un village en direction de quatre points cardinaux. Pour les terres de labour et d'élevage, on calculait une lieue et demie. Dans la deuxième moitié du 18ème siècle, se développa chez les Espagnols un comportement particulier face à la superficie attribuée aux Karinas.

La situation n'était pas simple. Les guerres étaient terminées mais il y avait des conflits locaux, beaucoup d'indigènes ne souhaitaient plus rester dans les villages de mission.

La tendance chez les Espagnols était d'occuper les terres réservées aux indigènes, ils étaient cautionnés par les Fonctionnaires de l'Administration Publique et par le Gouverneur de Cumana lui-même. En 1773, ce dernier : Don Pedro José Urrutia fait une visite dans les provinces de Nouvelle Andalousie et de Nouvelle Barcelone alors sous son gouvernement, et envoie en Espagne un rapport sur l'état dans lequel se trouve son territoire. Dans ce rapport il décrit la situation des indigènes et surtout il souligne la situation des terres occupées par eux. Il estime qu'ils ont trop de terre pour " *ce qu'ils appellent leurs conucos, jardins de maïs et manioc* ", alors que les Espagnols ont besoin de terre pour l'agriculture et l'élevage. Il demande donc au Conseil des Indes en Espagne et au Roi en particulier de réduire sur les terres des indigènes. Il est certain que ce Gouverneur ne s'était jamais intéressé à la façon de vivre des Karinas qui avaient besoin de grandes superficies pour la chasse et la pêche et devaient changer périodiquement les " *conucos* " de place pour ne pas épuiser totalement les ressources naturelles des terres.

En 1781, le Gouverneur de Guayana recevait une lettre de Don José de Abalos dans laquelle il dénonçait le grand nombre d'indigènes qui déambulaient dans la région sans se fixer sur un territoire spécifique, volant aux Espagnols des produits divers et même leurs femmes. A l'époque on estimait qu'il y avait 24000 indigènes qui vauaient sur leur territoire ancien maintenant conquis.

A la même époque le protecteur des Indiens à Cumana, Don Pedro Gonzalez Flores dénonçait de 1778 à 1781 la maltraitance dont sont victimes les Indiens, il était soutenu par les missionnaires. A côté de ces problèmes, il y en avait d'autres

concernant les indigènes qui vivaient dans des villages de mission et dans des villages créoles.

Le Conseil des Indes réfléchit beaucoup au problème mais au lieu d'accepter la proposition du Gouverneur Urrutia, décida d'envoyer un Visitador (visiteur) pour régler la situation des terres indigènes et aussi résoudre les problèmes qui se posaient entre les indigènes et les colons espagnols. Un fonctionnaire espagnol qui travaillait à l'audience de Saint-Domingue, fut chargé de cette mission. Avec le brevet du Roi du 19 avril 1782, l'Oidor (auditeur) de Saint-Domingue, Don Luis de Chavez y Mendoza, est nommé " *visitador* " des provinces de Nueva Andalucia et Nueva Barcelona. Il prit ses fonctions à Cumana le 3 avril 1783 pour deux ans et durant son séjour de 1783 à 1785, il redéfinit les limites des terres attribuées aux indigènes appelées alors " *resguardos* " et attribua des titres de propriété garantissant ainsi le droit des indigènes à rester sur leurs terres. Il visita les Karinas mais aussi d'autres groupes indigènes voisins. Dans le cas des Karinas, il visita uniquement les communautés qui étaient sous la responsabilité du Gouverneur de Cumana correspondant actuellement aux états Anzoategui, Monagas et Sucre. Dans certains cas la portion de terre que les Espagnols avaient laissée aux indigènes fut réduite ; dans d'autres cas elle fut augmentée ou maintenue :

Exemple de rapport de mesure de terres indigènes de la communauté Karina de Jesus Maria y José de Aguasay réalisée par le visitador Don Luis de Chavez y Mendoza⁴⁹ :

" En direction de l'est, on tira la dite corde sur la rive du fleuve Guanipa, on la tendit 78 fois, on traversa le fleuve Guasay riche en eaux, et en continuant toujours dans la même direction, on compta 110 cordes dans un morichal qui est situé sur une petite élévation d'un plateau et au sommet duquel Monseigneur demanda de planter une croix, après que cela fut fait, on retourna au village et de la place centrale de ce même village, on prit avec le désigné Agrimensor la direction de l'ouest, et on tira la corde sur les rives de la même rivière Guanipa en amont, et après avoir passé plusieurs morichales d'où jaillissent des filets d'eau qui permettent de fertiliser ces terres, on arriva après 150 cabullas (1 cabulla = 1/2 lieue), au morichal Hondo au sommet duquel on planta une autre croix et Monseigneur se rendit encore au village et on mesura une demi-lieue vers le sud et une autre demi-lieue vers le nord en signalant les limites avec des croix qui restèrent plantées dans les endroits où se terminèrent les cinquante cordes sur les terres que Monseigneur attribua aux Indiens de ce village au nom du Roi ... " .

⁴⁹ Horacio Biord-Castillo, Emanuele Amodio, Filadolfo Morales-Mendez. Historia de los Karinas IVIC - MLAL Caracas 1989, p. 76

Toutes les communautés Karinas ne furent pas visitées par l'Oidor de Chavez y Mendoza, ainsi donc elles ne possèdent pas toutes le titre de propriété colonial. Pour les communautés qui le possèdent, c'est un document très important pour démontrer leur droit à la terre. Cependant, les communautés qui ne possèdent pas ces mesures coloniales, ont droit à la terre occupée depuis plusieurs siècles. Il est important de dire que quelques anciennes communautés mesurées par de Chavez y Mendoza se sont divisées. C'est le cas de Chamariapa, dans l'état actuel d'Anzoategui, aujourd'hui composé de plusieurs communautés : Cachama, Bajo Hondo, Tascabana, Las Potocas, Barbonero, Santa Rosa de la Mongolia. Les titres de de Chavez y Mendoza sont déposés aux Archives Générales de la Nation à Caracas.

On estime que les Indiens Galibis de Guyane française étaient environ 5000 au moment où les Européens commencèrent à s'intéresser à cette partie du Continent Américain⁵⁰.

Ils y étaient probablement arrivés vers le début du 10ème siècle chassant les Arawaks qui les avaient précédés depuis le 1er siècle et avaient occupé les îles. Les Galibis occupaient alors la côte, ce sont les Indiens du Littoral avec les Arawaks et les Palikours par opposition avec les Indiens de l'intérieur (Wayana, Wayapi, Emerillon), ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls, les Arawaks s'y trouvaient ainsi que d'autres groupes qui ont disparu (Maraon, Kusari, Yayo, Arakare, Tukuyu...) et ils occupaient déjà la côte du Maroni à Cayenne, probablement jusqu'à l'Oyapock et l'embouchure de l'Amazone.

Les Galibis dominaient ce vaste territoire et étaient souvent en guerre avec les autres groupes, ils repoussèrent d'ailleurs les Européens plusieurs fois avant la fondation de la colonie de Cayenne en 1664.

La période de 1650 à 1790 revêt une importance particulière pour plusieurs raisons :

- C'est la période de la lutte pour conquérir les terres, les Galibis s'allient avec les Français ou les Hollandais .
- Les échanges d'esclaves, de prisonniers, d'armes et d'outils se mettent en place.
- Les missions et le regroupement des Indiens voient le jour : à Kourou 1713 à 1740, à Sinnamary 1740 à 1760, favorisant les épidémies de variole, de rhume, pour lesquelles les Indiens n'étaient pas immunisés.
- L'extinction des Indiens à cause des maladies importées, des guerres, des empoisonnements : les Caraïbes ont toujours préféré s'empoisonner au jus de

⁵⁰ Source : J.M. Hurault, op.cit.p.168

manioc plutôt que de se soumettre à l'esclavage, ou alors ils ont cherché l'oubli dans l'alcoolisme.

On peut estimer que les Galibis s'éteignent beaucoup à cause des épidémies ; leurs nombres chutent à 550 en 1740 ; en 1790 ils ne sont plus que 200. Ils choisissent donc de se disperser sur les terres de Guyane même, certains retournent au Surinam, bref, ils tombent dans l'oubli de 1790 jusqu'à l'époque de la départementalisation. Entre temps, ils essaient de revenir sur leurs terres, mais le bagne et le comportement des bagnards les éloignent un temps de St Laurent. Ils reviennent après la disparition du bagne sur " leurs terres ". Ils reviennent tout doucement et on en reparle au moment de la départementalisation.

Depuis 1960, nous assistons à une remontée démographique et les Galibis passent de 670 alors à plus de 2000 actuellement.

Il n'y a donc pas eu vraiment de conquête armée, de traités comme au Venezuela ou dans les îles, le cas de la Guyane est particulier; c'est pourquoi l'association des Amérindiens de Guyane Française : Emerillon, Palikur, Wayapi, Arawak, Galibi, regroupant donc les six ethnies de la Guyane Française, a déclaré, dans son adresse au Gouvernement et au peuple français le 9 décembre 1984 à l'occasion du premier congrès des Amérindiens de Guyane Française à Awala⁵¹ :

" Nos droits se fondent sur notre titre de descendants des premiers occupants des terres dont nous venons de décrire brièvement l'étendue, les limites et l'utilisation traditionnelle. Nous pensons que ces droits aborigènes sont équivalents aux droits de souveraineté...

Nous étions les maîtres absolus des terres et de leurs ressources, des rivières et des forêts qui nous assuraient notre subsistance dans une interdépendance totale avec la nature. Nous ne pensons pas que la venue d'étrangers européens sur nos terres, même si ceux-ci furent acceptés, jusqu'à un certain point par nos ancêtres, a modifié notre situation de peuple souverain sur nos territoires. Seule la conquête armée ou notre consentement tacite à aliéner nos droits au profit de la société dominante, aurait pu nous faire perdre cette souveraineté. Or rien de tel ne s'est passé. Nous savons en fait, que la position de la société dominante et sa négation de nos droits se trouvent uniquement fondées sur des rapports de force " .

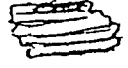
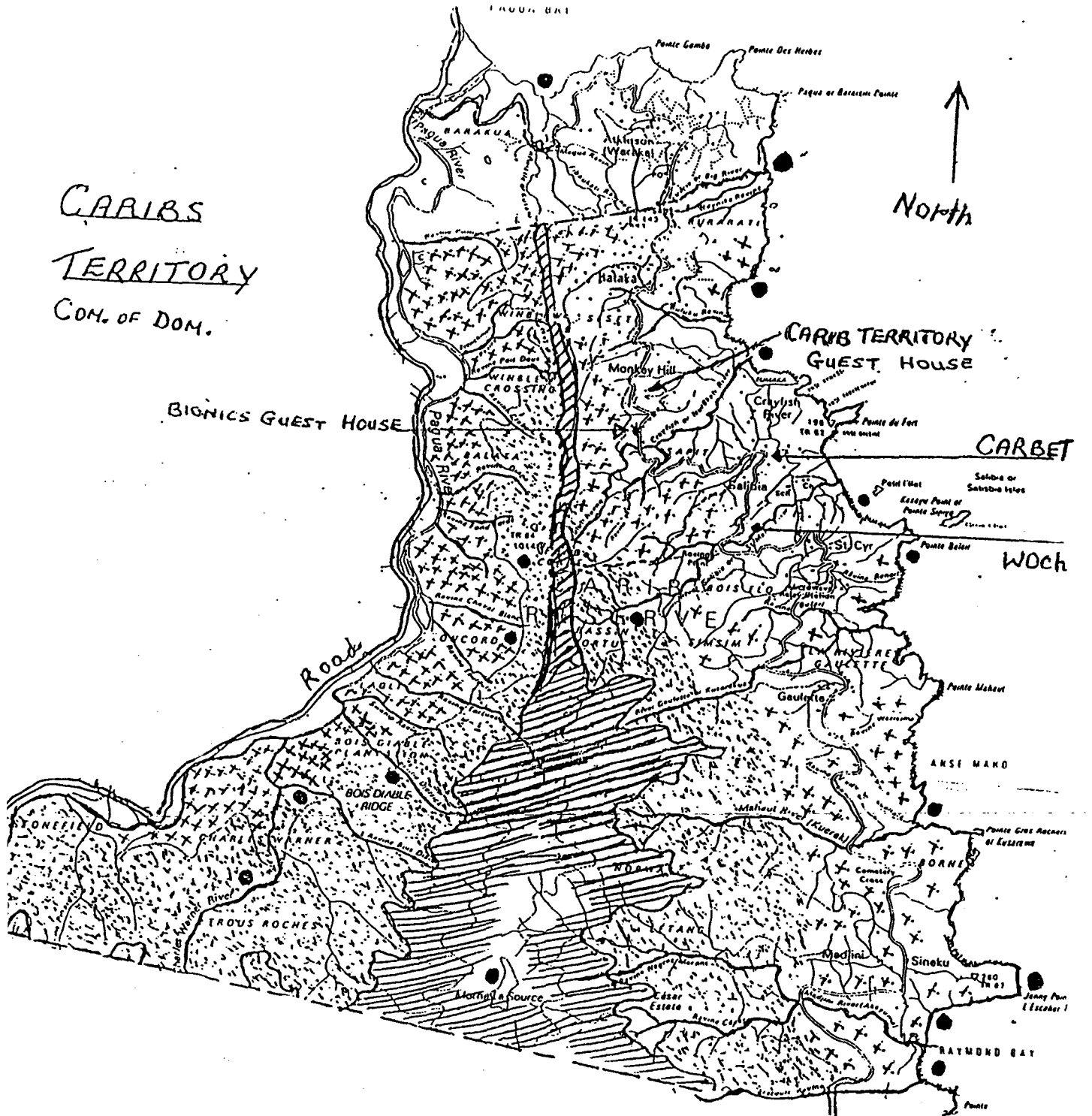
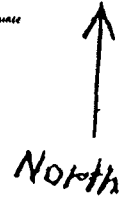
2) Localisation des territoires actuels

Les Caraïbes de la Dominique sont les seuls à avoir un titre de propriété délivré par la Grande Bretagne au moment de

⁵¹ Ethnies, Mai 1988, n° 1-2, p. 8

LAGOON, BAY

CARIBS
TERRITORY
COM. OF DOM.



MOUNTAIN.. RIDGE 600-2,000 FT



SITES OF INTEREST



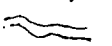
THREATENED FOREST



MAJOR RIVERS



CULTIVATED LANDS



MAJOR ROADS

Carte du territoire caraibe.

Source: Bureau du carib council

l'indépendance de l'île en 1978⁵². S'ils ont des problèmes de frontière, ils sont cependant tranquilles, ils savent que leurs droits territoriaux ont été reconnus ainsi que la notion de propriété collective.

Ils sont environ 2500 et occupent donc au nord-est de l'île de la Dominique à 45 km de la capitale Roseau, un territoire de 3700 acres (1850 ha) qui comprend sept villages dont il est facile de définir les limites puisque chacun d'eux est bordé par deux rivières (n'oublions pas que la Dominique est surnommée l'île aux 365 rivières, une pour chaque jour de l'année) :

- Sinecou en direction du nord à partir d'un point situé à quelques kilomètres au nord de Castle Bruce, le premier village que nous rencontrons, Sinecou est situé entre les rivières Aratouri et Maho ; ce village compte une cinquantaine de familles.
- Gulette river entre les rivières Maho et Gulette se trouve le village de Gulette river qui compte 45 familles.
- Saint-Cyr est situé entre les rivières Gulette et Salybia ; on y trouve 79 familles.
- Salybia se trouve entre les rivières Salybia et Crayfish ; il y a 63 familles.
- Crayfish river situé entre les rivières Crayfish et Monkey Hill ; ce village contient 49 familles.
- Bataca entre la rivière Monkey Hill et Big river est le village le plus au nord avec 80 familles.

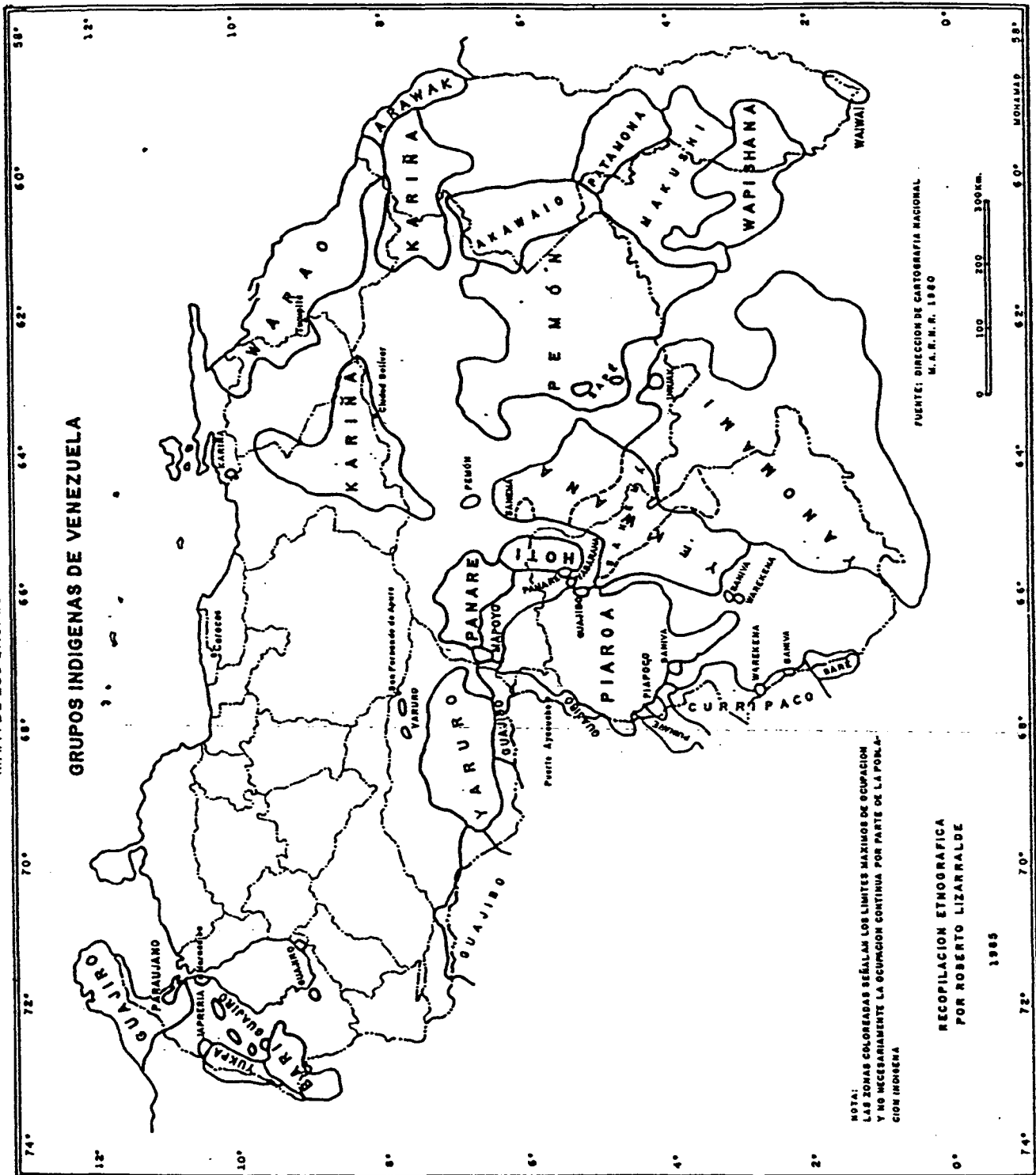
Le village principal est Salybia, c'est là que se trouvent l'annexe de la poste, la police, l'église, le dispensaire et l'école principale.

Au Venezuela, les Karinas occupent actuellement l'Oriente et la Guayana (Guyane Vénézuélienne)⁵³. L'Oriente est constitué par les montagnes littorales à l'est et se caractérise par un climat assez sec avec cependant de petites régions bien arrosées. Ce fut une région cacaoyère mais l'exportation est devenue négligeable et les débouchés intérieurs minimes. Le dynamisme de la région provient surtout du tourisme à Margarita, du marché national, de la conserve, du pétrole.

⁵² Simone, Maguy Pezeron. *The Carib Indians of Dominica Island*, op.cit., p. 14

⁵³ Encyclopédie Le Million n° 13, p. 340

MAPA DE LOS GRUPOS INDIGENAS DE VENEZUELA.



Carte des groupes indigènes du Venezuela. Source: OCEI

La Guayana, au sud de l'Orénoque est une région presque vide, abritant quelques tribus d'Indiens. A la limite nord, d'importantes mines de fer sont exploitées au Cerro Bolivar. Elles alimentent une exportation vers les Etats-Unis par l'Orénoque. On a aussi un centre sidérurgique à capitaux d'état près de Ciudad Bolivar. C'est donc dans ces deux régions que se trouvent les Indiens Karinas. La région est desservie par l'aéroport de Ciudad Bolivar qui se trouve à 45 mn de vol de Caracas. Les Karinas se trouvent dans les états suivants : Sucre, Monagas, Anzoategui, Bolivar. Nous devons aussi noter leur présence dans la Sierre de Imataca, dans la zone en réclamation de la Guyane Esequiba.

Nous devons rappeler que les Caraïbes sont des Indiens de la côte qu'ils occupaient depuis l'Orient du Venezuela probablement jusqu'à l'embouchure de l'Amazone au XVème siècle., et au début du XVIème siècle, ce sont les Indiens des Guyanes, dans le cas du Venezuela c'est la colonisation qui les a poussés plus au sud qu'ils occupaient déjà.

Il ne faudrait surtout pas croire qu'ils occupent la totalité des états que nous venons de citer. Ils ne sont pas loin des villes : Ciudad Bolivar, El Tigre, Cantaura. Dans l'état de Bolivar, ils n'occupent qu'une petite " langue " près de la frontière nord : ils ne sont que 2638 alors que la population indigène de cet état est de 34.660⁵⁴.

Dans l'Anzoategui, ils sont les seuls indigènes à occuper une grande partie de cet état : ils sont 6749. Dans l'état de Monagas, ils n'occupent qu'un petit coin du nord-est et ne sont que 851. Un peu plus haut dans l'état de Sucre, ils ne sont qu'une petite communauté de 266 personnes. On dénombre donc au Venezuela un peu plus de 10.000 Karinas sur une population indigène totale de 314.722 d'après le recensement de 1992.

Les Karinas de la zone de la Guyane Esequiba, plus retirée de la culture occidentale, et plus intéressante à étudier, sont isolés du reste du pays à cause du manque de voies de communication.

De plus, il y a quelques "Barrios" près des villes où les Karinas sont venus s'installer surtout pour la scolarisation des jeunes ou pour le travail ; le plus important est celui d'Angostura près de Ciudad Bolivar où ils sont au nombre de 176. Les Karinas affirment que dans la Sierra de Imataca, il y a 7200 d'entre eux qui cultivent le manioc, construisent leurs maisons en bois, ils n'ont pas de morichales. Ils ont appris à extraire l'or.

⁵⁴ Recensement de 1992. OCEI, Edificio Fundacion La Salle, Av. Bayaca, Sector Mariperez, Caracas, Venezuela

Communautés Karinas dans l'état d'Anzoategui (22):

Communautés	Municipalités	Nbre d'habitants
Cachama	Cantaura	1000
Las Potocas	Cantaura	182
Bajo Hondo	Cantaura	460
Santa Rosa de la Mongolia	Cantaura	40
Tascabana I	Cantaura	480
Tascabana II	Cantaura	95
Mapiricure	Cantaura	450
Caico Geco	Cantaura	175
Barbonero	Cantaura	290
Mare Mare	Cantaura	300
Santa Cruz de Cachipo	El Pao	230
Santa Rosa de Tocata	Cantaura	1500
Santa Clara de Aribi	Santa Clara	300
El Merrey	Uverito	180
El Guasey	Santa Clara	545
Vallecito	Uverito	265
Tabaro	Soledad	300
Kari	Soledad	15
Mamo Arriba	Mamo	400
Palital	Mamo	300
Macapaima	Mamo	80

Renseignements Complémentaires d'après le recensement de 1992

Anzoategui	Karinas	Hommes	Femmes
	6749	3534	3215

L'Anzoategui est surnommé l'état pétrolier, il pourrait aussi s'appeler l'état des Indiens Karinas.

BOLIVAR

Communautés Karinas de l'Etat Bolivar (9)

Communautés	Municipalités	Nombre d' Habitants
Corro de Mono	Ciudad Bolivar	120
Mata de Tapaquire	Ciudad Bolivar	363
Mayagua	Ciudad Bolivar	250
Las Bombitas	Moitaco	60
Camurica	Moitaco	370
San Antonio de Moitaco	Moitaco	600
Isla del Perico	Moitaco	10
Tres Moriches	Moitaco	93
San Pedro de tauca	Maripa	58

L'état aux multiples groupes ethniques est bien celui de Bolivar. Les Karinas ne représentent qu'environ 7,6% de la population indigène de cet état. En fait, les Karinas sont regroupés qu'ils soient dans l'état de l'Anzoategui ou celui de Bolivar, les communautés se touchent, seuls les états changent de nom.

Renseignements complémentaires d'après le recensement de 1992

Liste des autres groupes ethniques de l'Etat de Bolivar. Nous constatons qu'ils sont très nombreux (15)

Etat de Bolivar Population Indigène		Hommes	Femmes
Akawaio	728	396	332
Arawako	263	127	136
Baniva	16	07	09
Karinas	2638	1359	1279
Curripaco	54	32	22
Guajibo	1429	777	652
Joti	375	184	191
Mapoyo	186	93	93
Panare	2825	1387	1438
Pemon	20.607	10.542	10.065
Piapoco	166	87	79
Warao	25	13	12
Yanomami	1977	1042	935
Pume	33	13	20
Yekurena	1251	583	668
Total	34.660	17.715	16.945

MONAGAS

Communautés Karinas de l'Etat de Monagas (3)

Communautés	Municipalités	Nombre d'habitants
El Guamo	Aguasay	465
La Colmena	Aguasay	120
San Ramon de Areo	Areo	430

Ici aussi les états se touchent et les communautés sont groupées.

Renseignements complémentaires d'après le recensement de 1992

Etat de Monagas Population Indigène		Hommes	Femmes
Karina	851	372	479
Warao	3008	1570	1483
Total	3859	1942	1917

Comme souvent les hommes sont un peu plus nombreux que les femmes.

SUCRE

Communauté Karina de l'Etat de Sucre

Communauté	Municipalité	Nombre d'Habitants
Reseta de santa Fe	Santa Fe	252

Renseignements complémentaires d'après le recensement de 1992

Etat de Sucre Population indigène		Hommes	Femmes
Karina	252	120	132
Warao	266	146	120
Total	518	266	252

Les indigènes ne sont pas nombreux dans cet état qui se trouve au nord de l'Etat d'Anzoategui. La communauté Karina est éloignée des autres, et isolée.

Dans les faubourgs (*barrios*) des villes : Ciudad Bolivar, El Tigre et Cantaura, on trouve un certain nombre de Karinas.

Barrios	Villes	Etats	Nombre d'habitants
La Mantanza	Cantaura	Anzoategui	80
Hernandez Paredes	El Tigre	Anzoategui	17
Angostura	Ciudad Bolivar	Bolivar	176
Bella Vista	Ciudad Bolivar	Bolivar	11
Brisas del Orinoco	Ciudad Bolivar	Bolivar	5
Grimaldi	Ciudad Bolivar	Bolivar	21
Jesuralén	Ciudad Bolivar	Bolivar	14
Llano Alto	Ciudad Bolivar	Bolivar	34
Las Piedritas	Ciudad Bolivar	Bolivar	5
San Rafael	Ciudad Bolivar	Bolivar	5

Les Karinas représentent 3,7 % de la population indigène du Venezuela. L'état qui contient la plus importante population indigène est celui de Zulia avec les Wayuu qui sont 179.318.

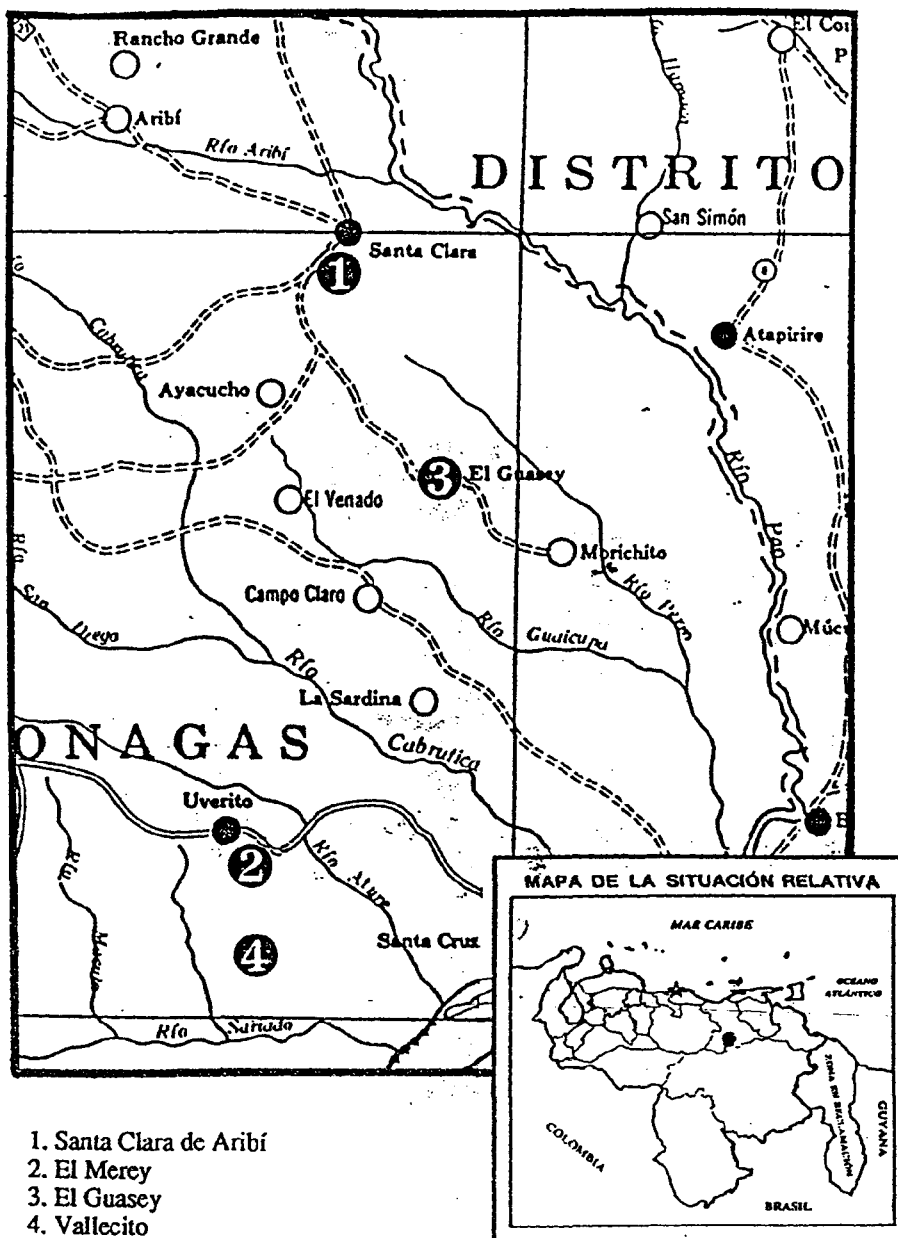
Les Galibis de Guyane Française vivent en petits groupes qu'on retrouve dans les zones géographiques suivantes : Kourou - Iracoubo - Mana - Saint-Laurent.

- *Kourou* : créé par trois hommes venus travailler dans les années soixante à la base spatiale comme manoeuvres, ce sont les descendants de ces trois familles qui forment ce village d'une centaine de personnes.

- *Iracoubo* : noms des villages : Iracoubo, Organabo, Grand Macona, Petit Macona, La Flèche, Bellevue, Yanou, Dégrad Savane.

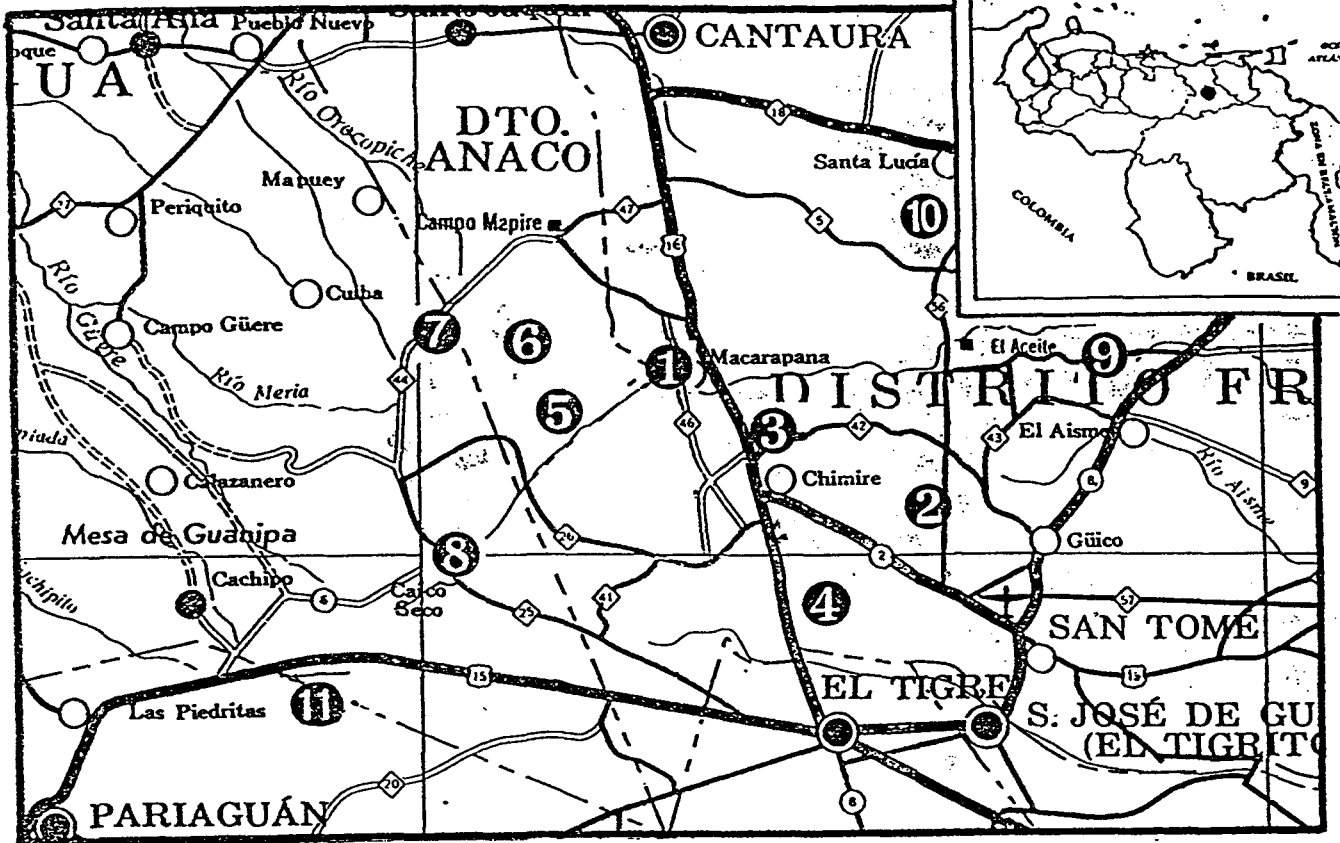
Les plus importants sont ceux de Organabo et Bellevue. Au total d'après le recensement de 1977 : 351 mais actuellement probablement deux fois plus.

- *Mana* : au bourg de Mana, il y a deux villages : la Bouverie et le village amérindien de Mana ; plus loin

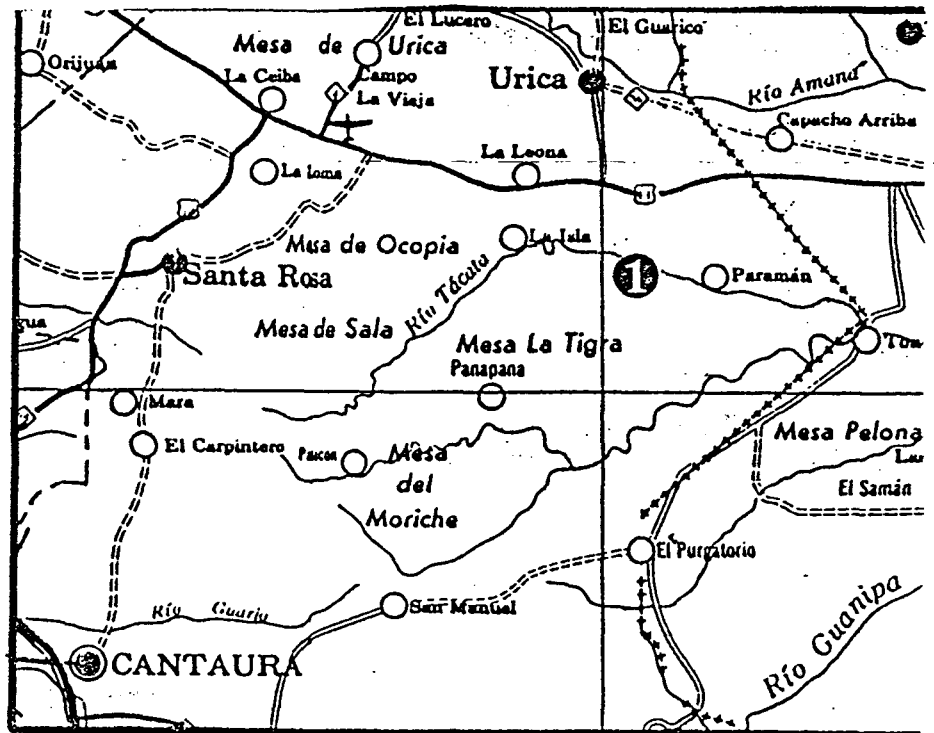


1. Santa Clara de Arribí
2. El Mercey
3. El Guasey
4. Vallecito

Cartes de communautés karinas. Source: MIG



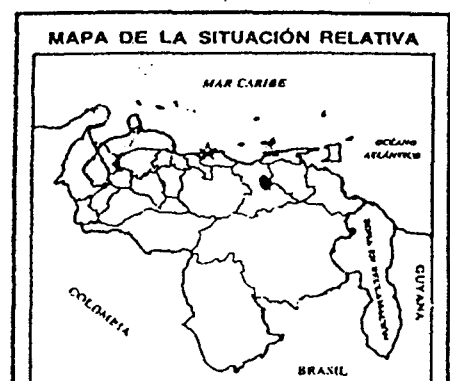
1. Cachama; 2. Las Potocas; 3. Bajo Hondo; 4. Santa Rosa de la Mongolia; 5. Tascabaña I; 6. Tascabaña II; 7. Mapiricure; 8. Caico Seco; 9. Barbonero; 10. Mare-Mare; 11. Santa Cruz de Cachipo.

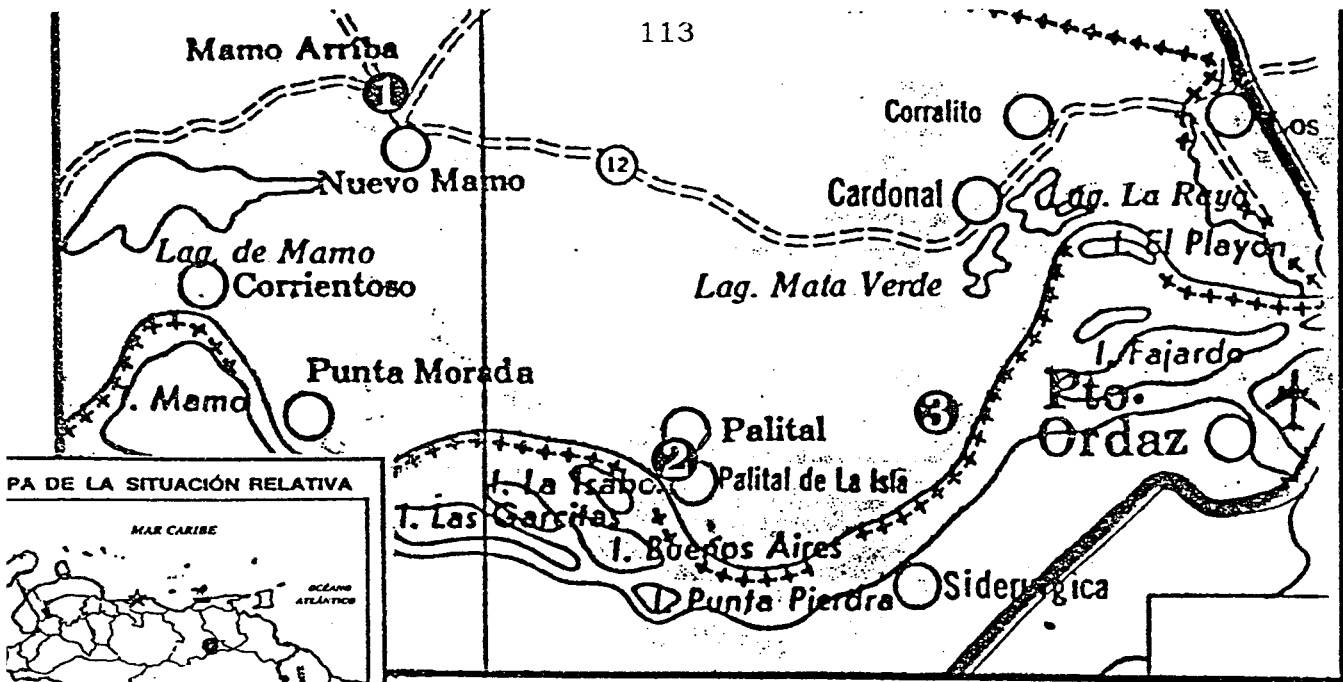


Source: MIG

artes de comunautés karinas

1. Santa Rosa de Tácata
 - La Isla
 - Paramán
 - San Vicente
 - Capachito

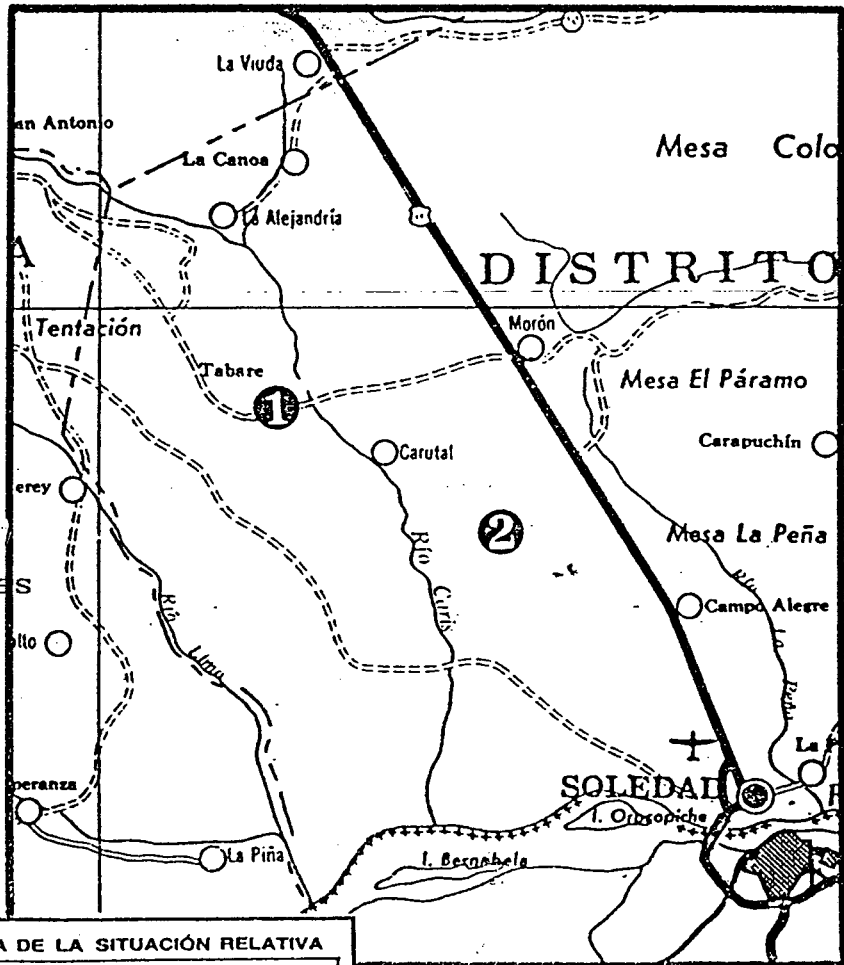




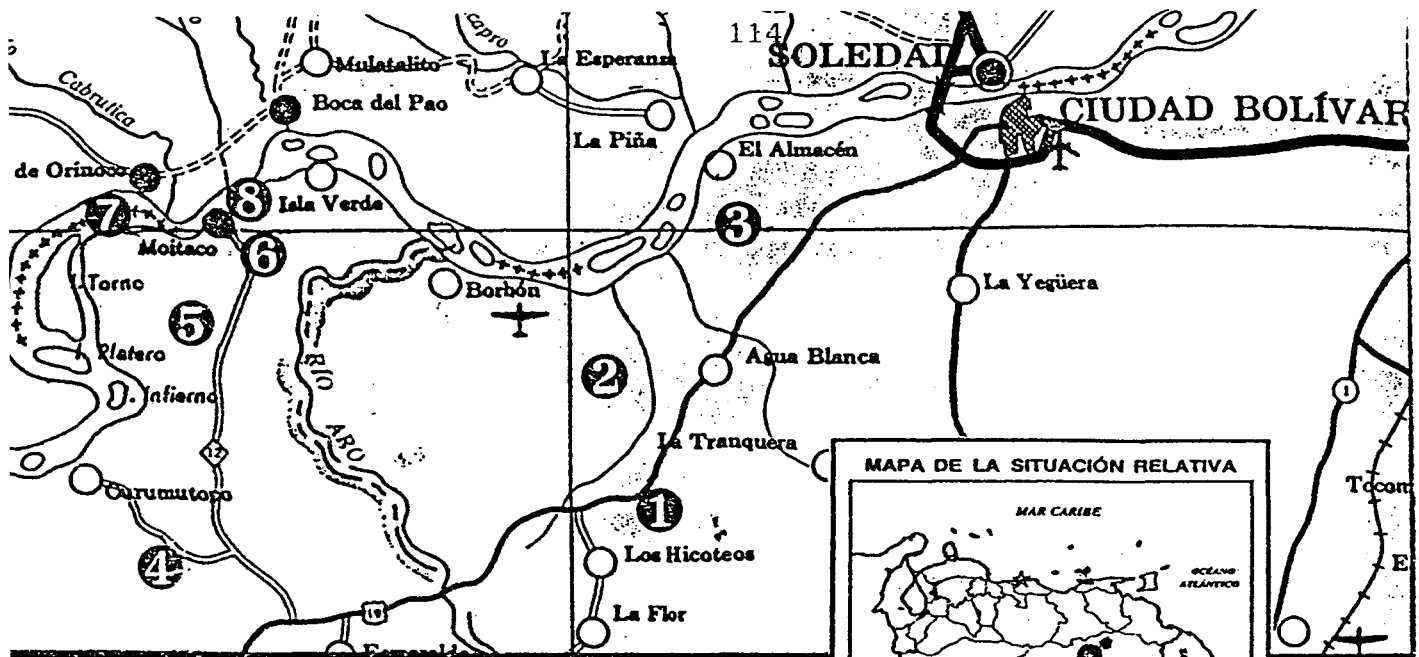
- 1. Mamo Arriba
- 2. Palital
- 3. Macapaima

Source: MIG

Mapas de comunidades karinas



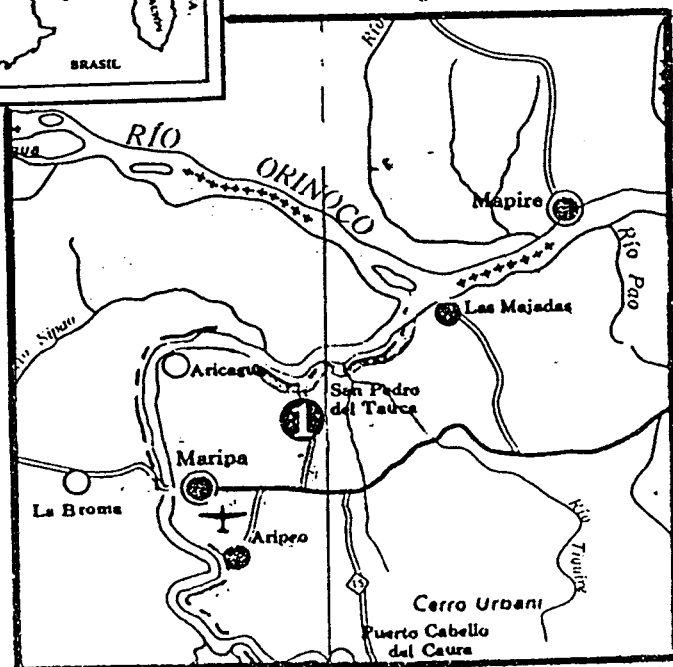
- 1. Tabaro
- 2. Pueblo Nuevo



- 1. Cerro de Mono
- 2. La Mata de Tapaquire
- 3. Mayagua
- 4. Las Bombitas
- 5. Camurica
- 6. San Antonio de Moitaco
- 7. Isla del Perico
- 8. Tres Moriches



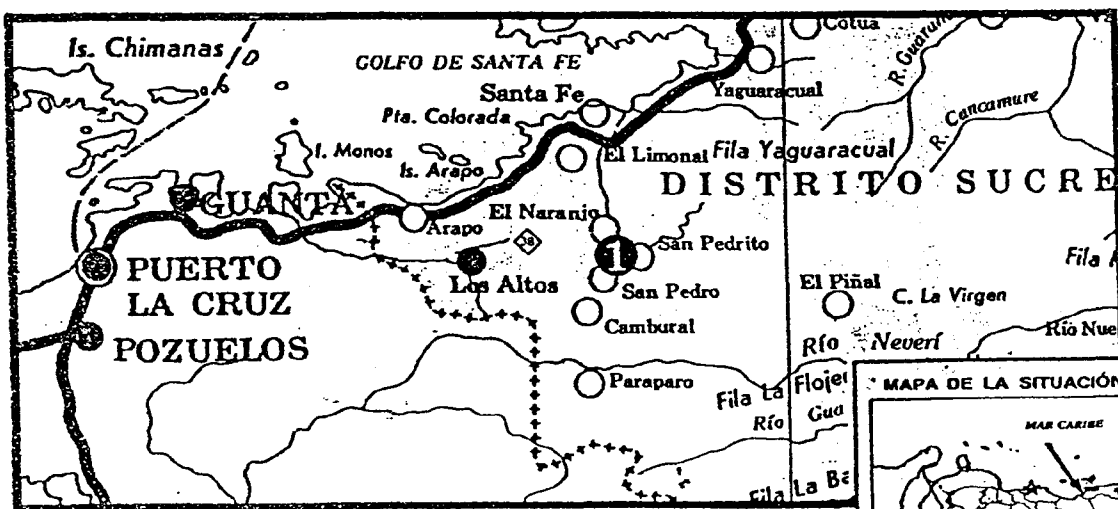
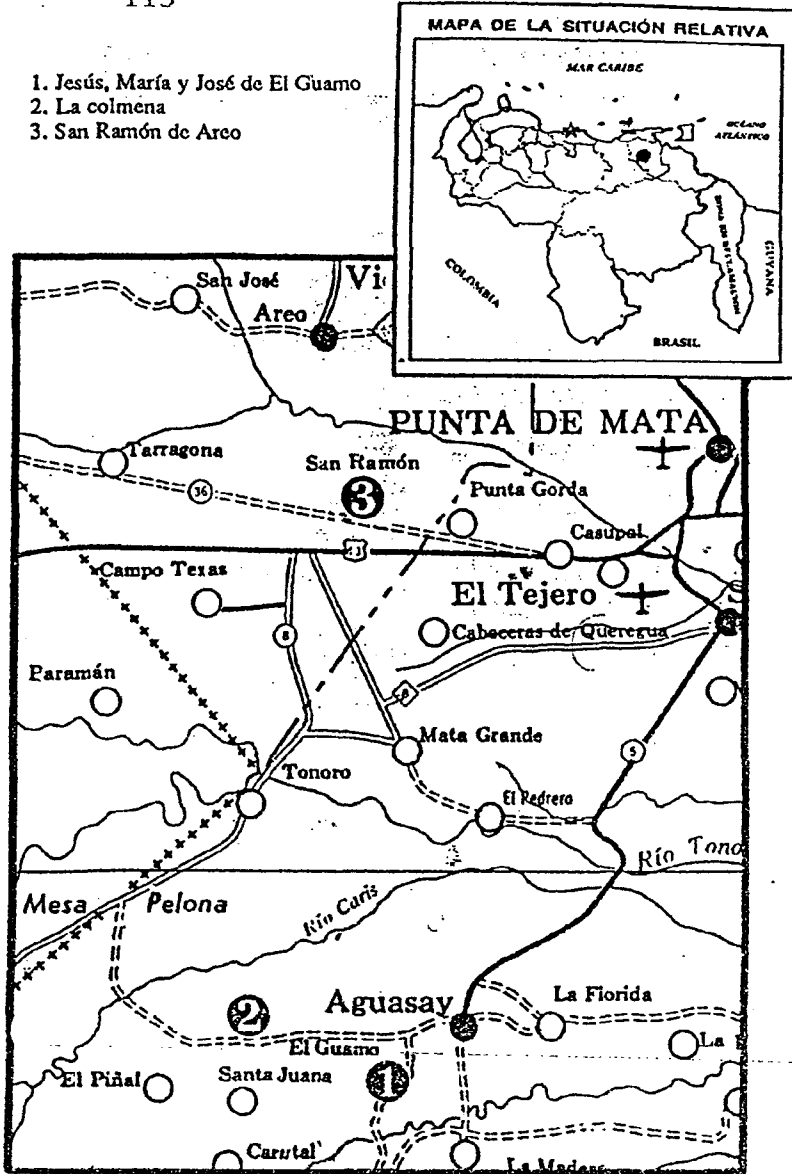
- 1. San Pedro del Tauca



Cartes de communautés karinas

Source: MIG

1. Jesús, María y José de El Guamo
2. La colmena
3. San Ramón de Arco



1. Meseta de Santa Fe

Cartes de comunautés karinas. Source: MIG

dans l'estuaire de Mana, nous trouvons la commune Awala Yalimapo formée à partir de deux villages, Awala et les Hattes (Yalimapo) première commune amérindienne avec un Maire Galibi.

D'après un recensement effectué en 1975, ils étaient 433. Actuellement nous pensons qu'ils sont 1000.

- *Saint-Laurent* : il y a un village qui touche la ville : Paddock, autrement il y a quelques Galibis à l'île Portal en fait ils doivent quitter cette île qui a été achetée.

- *Sur le Maroni*, nous trouvons plusieurs villages. Pour les atteindre il faut quitter la ville de St-Laurent et prendre la direction St-Jean : St-Louis, Terre-Rouge, Espérance créé depuis 1981 pour recevoir les Galibis chassés de l'île Portal, le village Pierre formé d'un groupe émigré du Surinam.

D'après le recensement de 1977, ils étaient 538, avec l'émigration surinamienne, nous pouvons estimer qu'ils sont deux fois plus nombreux.

En contact permanent avec les Européens depuis quatre siècles, les Galibis et les Caraïbes en général, sont les moins indiens des indiens, les plus portés vers la culture, l'éducation, le travail de type occidental rémunéré, les salaires fixes. Il existe donc une quantité non négligeable de Galibis dans l'agglomération cayennaise. Ils sont environ 200 à Larivot et à Remire-Montjoly. Ils sont parfois très métissés, ils sont souvent fonctionnaires, et certains occupent des postes importants. Parmi les groupes ethniques de Guyane, les Galibis sont ceux qui s'expriment dans l'ensemble le mieux, sont ceux qui ont le plus d'instruits. Nous limitons notre étude à ceux qui sont restés dans les communautés.

Ce phénomène de contact avec la ville n'est pas nouveau chez les Galibis. A la fin du 18^{ème} siècle, Denis (1823) écrivait :

" On remarque de temps en temps quelques indigènes dont tout le vêtement, quand ils viennent à la ville, consiste dans une très grande chemise de toile grossière ; quelques uns y joignent une culotte mais cela est extrêmement rare... Ils tutoient toujours et donnent indifféremment à ceux qui leur parlent le nom de " banaré " (mon ami)⁵⁵.

Ils sont très attachés à leurs valeurs traditionnelles. Jean Hurault relevait en 1958 que 12% des hommes et 7% des femmes avaient quitté les villages Galibis de Guyane Française au cours des vingt dernières années pour s'établir en ville définitivement. Actuellement on peut estimer qu'il y a environ 250 Galibis vivant dans l'agglomération cayennaise.

⁵⁵ Ethnies n° 1-2, Mai 1988. Presse diffusion Cayenne Cédex, p. 39